

**JEAN BOUTIER**

**Les formes et l'exercice du pouvoir.  
Remarques sur l'historiographie récente de la Toscane  
à l'époque des Médicis (XVIe-XVIIe siècles)**

A stampa in

*La Toscana in età moderna (Secoli XVI-XVIII). Politica, istituzioni, società : studi recenti e prospettive di ricerca,*  
Atti del convegno, Arezzo, 12-13 ottobre 2000, édité par Mario Ascheri et Alessandra Contini,  
Florence, Olschki, 2005, p. 1-58.

---

Distribuito in formato digitale da  
«Storia di Firenze. Il portale per la storia della città»  
<<http://www.storiadifirenze.org>>

Jean Boutier

## Les formes et l'exercice du pouvoir.

### Remarques sur l'historiographie récente de la Toscane à l'époque des Médicis (XVIe-XVIIe siècles).

1. Il y a une dizaine d'années, l'historien américain Ronald F. E. Weissman, examinant l'évolution récente de l'historiographie de Florence dans le cadre d'une confrontation entre travaux italiens et américains, a cru pouvoir diagnostiquer un repli sur elle-même de l'historiographie florentine qui aurait ainsi perdu le rôle qu'elle jouait depuis le milieu du XIXe siècle, lorsque Florence apparaissait comme l'un des lieux essentiels de l'invention de la modernité et qu'elle occupait de ce fait « un posto ... centrale nello studio della storia europea tardomedievale e moderna »<sup>1</sup>. De Voltaire et Burckhardt jusqu'à Goldthwaite, Herlihy ou Trexler, Florence aurait pendant des décennies constitué le « laboratoire par excellence » d'une histoire tout entière centrée sur la naissance de la modernité et les transformations tant économiques, politiques que culturelles que cette « modernité » émergente aurait produites, véhiculées ou accompagnées<sup>2</sup>. De ce point de vue, il est

---

<sup>1</sup> Ronald F. E. Weissman, « Dal dialogo al monologo : la storia tra i fiorentini », in *Storici americani e Rinascimento italiano, Cheiron. Materiali e strumenti di aggiornamento storiografico*, n° 16, 1992, p. 100. Précisons toutefois que la position de Weissman n'est pas une défense de l'héritage humaniste ; cf. par exemple, ses réflexions sur la nécessité de recourir aux autres sciences sociales : « Reconstructing Renaissance Sociology : The 'Chicago School' and the Study of Renaissance Society », dans Richard Trexler (éd.), *Persons in Groups : Social Behavior as Identity Formation in Medieval and Renaissance Europe. Papers of the 16th Annual Conference of the Center for Medieval and Renaissance Studies*, Binghamton (NY), Medieval and Renaissance Texts and Studies, vol. 36, 1985, p. 39-45

<sup>2</sup> La référence explicite à Burckhardt reste encore un enjeu, qui définit toujours, pour certains historiens, une ligne forte de clivage historiographique ; cf., par exemple, la conclusion de Richard Goldthwaite, « Organizzazione economica e struttura familiare », dans *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale*, Florence, Papafava, 1983, p. 13 : « Certo, Burckhardt oggi non è molto di moda, soprattutto nell'ambiente anglosassone, dove il fascino dei concetti sociologici e l'ossessione per fazioni politiche costringono gli storici ad orientarsi verso analisi di gruppi ; ma forse non è un male, per chiudere una relazione introduttiva ad un convegno dedicato allo studio della città dove il Rinascimento ebbe una delle prime e più geniali espressioni, di ricordare il nome del grande studioso che, più di tutti, riconobbe cosa fosse lo spirito della società che noi stiamo studiando. »

Il est exact que nombre de ces travaux concernent principalement le XVe siècle, mais il est difficile de tracer une frontière entre une « Renaissance » qui se prolongerait jusqu'aux dernières décennies du XVIe siècle (cf., par exemple, Eric Cochrane, « The End of the Renaissance in Florence », *Bibliothèque d'Humanisme*

indéniable que Florence a joué un rôle majeur au cœur de trois chantiers, étroitement liés les uns aux autres par ailleurs : la construction de la liberté politique, en actes et en théorie, sous sa forme républicaine, la modernité culturelle qu'exprimerait l'humanisme, la mise en place d'une économie et d'une organisation sociale déjà capitaliste. Dès lors, la fécondité de l'histoire de Florence aurait tenu à une articulation spécifique, qui en faisait un objet exceptionnel. « Dagli anni '60 del secolo scorso fino a tutti i '70 del nostro, la storia fiorentina è stata dominata da due tipi di questioni fondamentali : uno interno, definito da un insieme comune di problemi fiorentini o toscani, e uno esterno, che collegava quei problemi alle questioni generali della storia europea e alle domande rivolte dalle scienze sociali e politiche contemporanee.<sup>3</sup> » Weissman croit alors pouvoir discerner, à partir du courant des années 1970, une marginalisation de l'historiographie sur Florence ; mais, loin de l'attribuer aux changements généraux des paradigmes historiographiques, à l'émergence de nouvelles questions, à la mise au point de nouveaux outils ou de nouvelles méthodes – ceux qu'inventorier, par exemple, précisément dans ces années, mais pour le seul domaine français, les trois volumes de *Faire de l'histoire*<sup>4</sup> –, il l'impute aux ravages d'un

---

*et Renaissance*, XXVII, 1965, p. 7-29) et une période moderne, au sens universitaire, qui s'ouvrirait avec les guerres d'Italie ou, pour la Toscane, la mise en place définitive du régime des Médicis. Les grandes formes interprétatives ont souvent une forte capacité de dissémination, au-delà des cadres pour lesquels ou dans lesquels elles ont été construites.

Pour une réflexion sur l'héritage de Burckhardt, Hans Baron, « Burckhardt's *Civilization of the Renaissance* a Century after its Publication », *Renaissance News*, XII, 3, 1960, p. 207-222, réédité sous le titre « The Limits of the Notion of 'Renaissance Individualism' : Burckhardt after a Century », in *In Search of Florentine Civic Humanism : Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1988, II, p. 155-181 (traduction italienne : « Critica dell' « Individualismo » burckhardtiano : elementi politici e sociali nel concetto di Rinascimento », *Il Pensiero Politico*, II, 1969, p. 39-53) ; Peter Gay, « Burckhardt's 'Renaissance' between Responsibility and Power », in *The Responsibility of Power. Historical Essays in Honor of Hajo Holborn*, éd. Leonard Krieger et Fritz R. Stern, Garden City (New York), Doubleday, 1967, p. 183-198 ; Felix Gilbert, « Jacob Burckhardt e il mondo moderno », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, VII, 1981, p. 229-238, et *History : Politics or Culture ? Reflexions on Ranke and Burckhardt*, Princeton, Princeton University Press, 1990 ; Anthony Molho, « Burckhardt's Legacies », *Medievalia et Humanistica*, n.s., XVII, 1991, p. 133-139.

<sup>3</sup> R.F.E. Weissman, *op. cit.*, p. 95.

<sup>4</sup> Jacques Le Goff, Pierre Nora (éd.), *Faire de l'histoire*, 1. *Nouveaux problèmes*; 2. *Nouvelles approches*; 3. *Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974.

provincialisme intellectuel qui aurait coupé les travaux sur Florence des grands débats du temps<sup>5</sup>.

La charge provocatrice de Weissman, traversée par une déception mélancolique et désabusée, mérite d'être examinée de près. La question ne se résout pas aussi facilement que l'historien américain pourrait le croire, car elle soulève des interrogations sur l'illusoire unité de la recherche historique, comme si un groupe de chercheurs, à l'échelle mondiale, pouvait se partager à la fois un certain nombre de problèmes à considérer, et les programmes ou les méthodes qui permettraient de les résoudre. Weissman met sans doute, involontairement, le doigt sur un aspect important des dynamiques historiographiques récentes où, dans un monde dont l'interconnexion est sans conteste de plus en plus forte, des espaces historiographiques fort différents continuent malgré tout de co-exister, voire d'émerger, sans que leur définition, souvent problématique, ne permette de les assimiler directement aux espaces nationaux. Ses interrogations amalgament en effet des phénomènes hétérogènes pour rendre compte non seulement de la prise de distance vis-à-vis de l'héritage burckhardtien mais aussi de la dissociation désormais achevée des cadres intellectuels et professionnels élaborés à partir des années 1930 par les historiens américains d'une « Renaissance », construite autour de travaux d'intellectuels ayant fui l'Europe des totalitarismes et qui avaient à leur façon produit un nouveau « mythe de Florence »<sup>6</sup>. John Najemy a ainsi souligné à la fois la profusion des travaux conduits tant en Italie que dans le monde sur la cité de Florence et les spécificités de la constitution de cette « immagine di Firenze ereditata da un particolare momento dell'esperienza fiorentina ed

---

<sup>5</sup> C'est à peu près en même temps que Weissman que Sergio Bertelli étend, avec une grande fougue polémique, ce type de jugement à l'ensemble de l'historiographie italienne depuis les années 1960, qu'il considère comme marquée par un fort « conservatorismo idealista », renforcé par un resserrement des horizons et des références culturels qui aurait provoqué sa « provincialisation » : « Il Cinquecento », dans *La storiografia italiana degli ultimi vent'anni*, II, *L'età moderna*, Luigi De Rosa (éd.), Bari, Laterza, 1989, p. 3-10 (l'ouvrage publie les actes du congrès de la Società degli Storici italiani, tenu à Arezzo en 1986).

<sup>6</sup> Sur cette vaste question, Gene Brucker, « Tales of Two Cities : Florence and Venice in the Renaissance », *American Historical Review*, LXXXVIII, 1983, p. 599-616 (concerne exclusivement les travaux des historiens anglais et américains depuis les années 1950) ; Anthony Molho, « American Historians and the Italian Renaissance : An Overview », *Schifanoia*, VIII, 1989, p. 9-17, et « Gli storici americani e il Rinascimento italiano : Una ricognizione », *Cheiron. Materiali e strumenti di aggiornamento storiografico*, n°16, 1992, p. 9-26 ; Paul F. Grendler, « The Italian Renaissance in the Past Seventy Years : Humanism, Social History, and Early Modern in Anglo-American and Italian Scholarship », in *The Italian Renaissance in the Twentieth Century*, éd. Allen J. Grieco, Michael Rocke et Fiorella Gioffredi Superbi, Florence, Olschki, 2002, p. 3-23.

innalzata ad un significato storico universale sia dagli umanisti del tempo que dagli storici moderni »<sup>7</sup>. Mais cette cohésion se brise dans les années 1970-1980, quand la matrice commune à tous les travaux, aussi bien linguistique qu'épistémologique, à savoir le « langage del Rinascimento », est soumise à un processus de fragmentation dont les raisons essentielles sont à la fois le développement, à l'échelle internationale, d'une critique systématique de la « modernité » dont Florence était censée être un modèle, et l'introduction, dans une historiographie florentine constituée à partir du milieu du XIXe siècle et remaniée dans les années 1930, des méthodes empruntées aux sciences sociales, aussi bien dans leur version anglo-saxonne que française<sup>8</sup>.

Weissman peine dès lors à voir comment Florence et la Toscane, quoique descendues d'un piédestal qui n'existait pas pour tous les historiens – rappelons par exemple que Florence ne tient pas de rôle majeur dans la puissante construction braudelienne de la « dynamique du capitalisme »<sup>9</sup> –, pourraient jouer un rôle différent dans

---

<sup>7</sup> John Najemy, « Linguaggi storiografici sulla Firenze Rinascimentale », *Rivista storica italiana*, XCVII, 1985, p. 102-159 (citation p. 103).

<sup>8</sup> C'est la démonstration de Samuel K. Cohn jr, « La 'nuova storia sociale' di Firenze », *Studi storici*, XXVI, 1985, p. 353-371 ; notons ici qu'à la différence de Najemy, qui ne considère que les XIVe et XVe siècles, Cohn élargit son approche au grand-duché. Dans une perspective voisine, il faut souligner la fécondité des recherches anglo-saxonnes dans un domaine comme celui des clientèles et du patronage : cf. Anthony Molho, « Il patronato a Firenze nella storiografia anglofona », *Ricerche storiche*, XV, 1985, p. 5-15.

Aux marges de la discipline historique, il est intéressant de noter que l'histoire de Florence reste toujours un terrain d'expérimentation, comme le prouvent les travaux conduits depuis une vingtaine d'années par une équipe de sociologues américains autour de John F. Padgett ; les raisons de cet intérêt combinent à la fois le rôle de Florence dans les grandes évolutions historiques, dont le fait qu'elle peut toujours être considérée comme « the birthplace of mercantile capitalism », et les possibilités exceptionnelles d'investigations quantitatives que permettent les archives florentines ; cf. en particulier, John F. Padgett, « Robust action and the rise of the Medici, 1400-1434 », *American Journal of Sociology*, XCVIII, 1993, p. 1259-1319 ; Id., « Organizational genesis, identity and control : the transformation of Banking in Renaissance Florence », in *Markets and Networks*, éd. par Alessandra Casella et James Rauch, New York, Russell Sage, 2001, p. 211-257 ; en collaboration avec Paul D. Mclean, « Was Florence a perfectly competitive market ? Transactional evidence from the Renaissance », *Theory and Society*, XXVI, 1997, p. 209-244 ; Id., « Elite Transformation and the Rise of Economic Credit in Renaissance Florence », à paraître dans l'*American Journal of Sociology*.

Remarquons enfin que l'évaluation de ces grandes innovations, ici dans le domaine économique, n'a pas disparu de la réflexion sur Florence. Sur la question de la banque, par exemple, amplement reprise par Richard Goldthwaite, cf. la mise au point de Michele Luzzati, « Firenze e le origini della banca moderna », *Studi storici*, XXVIII, 1987, p. 423-434.

<sup>9</sup> Fernand Braudel, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985 (éd. originale américaine, *Afterthoughts on Material Civilization and Capitalism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1977 ; édition italienne, *La dinamica del capitalismo*, Bologne, Il Mulino, 1977), et surtout *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 1979, 3 vol. ; Florence y est

la production intellectuelle. L'opposition est trop forte : si Florence n'est plus le lieu de « mise à feu » de paradigmes interprétatifs majeurs destinés à une grande fécondité intellectuelle – à côté de J. Burckhardt, déjà évoqué, il ne faudrait pas sous-estimer, d'un point de vue général, les propositions de Hans Baron, qui ont suscité travaux et discussions depuis un demi-siècle<sup>10</sup> –, elle n'est pas pour autant devenu un « no man's land » historiographique. A leur façon, et au même moment, John Najemy et Samuel Cohn ont rendu compte de cette mutation. Pour le premier, les années 1980 voient la fin d'une étonnante coïncidence : celle qui avait fait correspondre étroitement l'univers mental des humanistes florentins du premier XVe siècle et les outils et les questionnements des historiens de Florence<sup>11</sup>. Pour le second au contraire, la richesse et le dynamisme de l'historiographie sur Florence est aisément démontrable par l'introduction des questionnements et des méthodes des sciences sociales, qui témoignerait du fait que Florence, malgré une historiographie plus que centenaire, ne serait en aucun cas restée en marge des évolutions les plus récentes et les plus prometteuses du « main stream » historiographique. La question de Weissman, au-delà des problèmes d'ensemble que je viens d'évoquer, a dès lors l'intérêt de nous inviter, à juste titre, à pousser une réflexion qui, à partir d'un domaine fortement inscrit dans un espace local et régional, se doit aussi d'évaluer la contribution que la recherche récente sur Florence et la Toscane a apportée à des investigations et des discussions qui la dépassent.

---

fréquemment mentionnée comme un centre financier qui affirme sa force précoce en frappant des monnaies d'or dès 1250 (III, p. 90), comme un centre industriel au développement spectaculaire (III, p. 95) ; mais, à aucun moment, elle n'apparaît dans la construction braudelienne ni comme l'un des centres de gravité, effectifs ou potentiels, de l'économie européenne, ni comme l'un des lieux d'invention de la modernité économique, à la différence de Gênes, par exemple, avec « sa modernité unique sur la voie du capitalisme » (III, p. 97). Florence est pourtant un lieu d'innovations techniques majeures (chèque, holding, comptabilité en partie double, manufacture..., III, p. 105) qui aboutissent à la coexistence précoce, dès le XIIIe siècle, de plusieurs formes de capitalisme (III, p. 539), sans pour autant façonner autour d'elle une « économie-monde », à la différence de Venise qui occupe une place majeure dans la construction braudelienne.

<sup>10</sup> Pour les discussions autour des fameuses « thèses » de Hans Baron, cf. en particulier le dossier réuni par James Hankins (éd.), *Renaissance Civic Humanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; cf. également le beau portrait intellectuel dressé par Riccardo Fubini, « Renaissance Historian : The Career of Hans Baron », *Journal of Modern History*, LXIV, 1992, p. 541-574.

<sup>11</sup> J. Najemy, *op. cit.*

L'examen que je voudrais tenter n'entend en aucune façon proposer un bilan strictement factuel des travaux consacrés à la Toscane depuis le début des années 1980<sup>12</sup>. Il s'efforcera au contraire de suivre les mutations des cadres interprétatifs à l'intérieur desquels, ou par rapport auxquels tous ces travaux se sont situés, au sein d'un débat historiographique italien dont la vivacité n'a jamais cessé<sup>13</sup>.

2. Au moment où Weissman écrit, un débat fait rage en Toscane, au lendemain de la publication du livre de Jean-Claude Waquet sur les finances du grand-duché à la fin du XVIIe siècle<sup>14</sup>. Ce dernier en effet, alors que se développent au niveau européen diverses initiatives pour rendre compte de l'élaboration et de la mise en place de l'État (initiative française intitulée « genèse de l'état moderne », poursuivie dans un cadre européen par la Fondation européenne pour la science à partir de 1988, par exemple, suivie par les réflexions de John Elliot sur les « composite monarchies » ou la rencontre italo-américaine de Chicago sur « the Origins of the State in Italy, 1300-1600 » en avril 1993<sup>15</sup>), examine la question à propos du cas toscan, et propose une réponse immédiatement reconnue comme inhabituelle, tant au niveau international qu'au niveau local, mais pour des raisons fort

---

<sup>12</sup> De ce point de vue, l'opération diffère de l'inventaire proposé par le livre naguère dirigé par Giorgio Mori et Piero Roggi, *Firenze. 1815-1945. Un bilancio storiografico*, Florence, Le Monnier, 1990.

<sup>13</sup> Cf., en particulier, Sergio Bertelli, « Il Cinquecento », *op. cit.*, p. 3-62, complété, pour la période plus récente, par ses « Appunti di storiografia italiana per l'età moderna (1985-1995) », *Archivio storico italiano*, CLVI, 1998, p. 97-154 ; Giuseppe Giarizzo, « Il Seicento », dans *La storiografia...*, *op. cit.*, p. 65-85. Pour la période successive, mais d'une grande importance, en particulier pour les questions qui concernent la Toscane, cf. Mario Mirri, « Dalla storia dei Lumi e delle 'riforme' alla storia degli 'antichi stati italiani' », in *Pompeo Neri. Atti del colloquio di studi di Castelfiorentino (6-7 maggio 1988)*, Aldo Fratoianni, Marcello Verga (éd.), Castelfiorentino, Società storica della Valdelsa, 1992, p. 401-541.

<sup>14</sup> Jean-Claude Waquet, *Le Grand-Duché de Toscane sous les derniers Médicis*, Rome, École française de Rome, 1990. Les termes de la polémique sont posés par les comptes rendus de Furio Diaz, dans la *Rivista storica italiana*, CIII, 1991, p. 876-886, de Giuseppe Pansini, « A proposito di un recente studio sulle finanze del granducato di Toscana sotto Cosimo III », *Rassegna degli Archivi di Stato*, LII, 1992, p. 401-419, de Carla Zarrilli, dans l'*Archivio storico italiano*, CLI, 1993, p. 1018-1023 ; la réponse de J.-C. Waquet est parue dans la *Rivista storica italiana*, CV, 1993, p. 355-362. La vigueur, voire l'âpreté du débat, ne se retrouvent ni en France (compte rendu de Michel Morineau, dans *Historiens et Géographes*, XXX) ni aux États-Unis (compte rendu de R. B. Litchfield, dans *American Historical Review*, XCVII, 1992, p. 1244), ni en Grande-Bretagne (compte rendu de Geoffrey Symcox, dans *English Historical Review*, CX, 1995, p. 202-203).

<sup>15</sup> *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, éd. Giorgio Chittolini, Anthony Molho et Pierangelo Schiera, Bologne, Il Mulino, 1994 ; une version anglaise, limitée à huit contributions, est parue dans *Journal of Modern History*, LXVII, Supplement, décembre 1995.

différentes. Je n'examinerai ici que les secondes, ce qui exigera un léger détour pour comprendre ses enjeux historiographiques.

Le livre de Waquet concerne pour l'essentiel la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du siècle suivant, c'est-à-dire les deux règnes de Côme III et Jean-Gaston, période qui, il y a une trentaine d'années, était toujours une zone d'ombre considérable, celle que Eric Cochrane avait justement désignée comme les « forgotten centuries », entendez « those centuries that have previously been ignored by almost all the historians of Florence since the early nineteenth century »<sup>16</sup>. Il suffit pour s'en convaincre de considérer les deux seuls ouvrages qui, une quinzaine d'années auparavant, avaient tenté, chacun à sa manière, de proposer une vue d'ensemble de la période moderne : celui de Cochrane, précédemment mentionné, celui de Furio Diaz, publié trois ans plus tard<sup>17</sup>.

L'ouvrage de Cochrane se limite à la ville de Florence ; il propose, à partir de six « portraits » de Florentins illustres, de retracer une histoire fortement élitiste et culturelle, attentive aux façons de vivre, de penser et de croire, qu'il asseoit sur une exceptionnelle connaissance de première main de sources littéraires rares, souvent inédites. L'ouvrage constitue ainsi un étonnant tour de force, auquel Furio Diaz a aussitôt rendu un hommage sensible, en soulignant le contraste entre l'ampleur du panorama proposé et « la scarsità di una bibliografia recente »<sup>18</sup>. A l'évidence, entre Diaz et Cochrane, existe une réelle affinité intellectuelle, voire une interprétation partagée de l'histoire toscane, issue vraisemblablement de leur longue fréquentation de la Toscane des Lumières<sup>19</sup>. Le livre est très vite devenu un classique aux Etats-Unis<sup>20</sup>, où sa réception contraste avec son faible

---

<sup>16</sup> Eric Cochrane, *Florence in the Forgotten Centuries, 1527-1800. A History of Florence and the Florentines in the Age of the Grand Dukes*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1973 (citation, p. XIII).

<sup>17</sup> Furio Diaz, *Il Granducato di Toscana. I Medici*, Turin, UTET, 1976.

<sup>18</sup> Compte rendu in *Rivista storica italiana*, LXXXVI, 1974, p. 779-784 (citation, p. 784).

<sup>19</sup> Rendant compte quelques années plus tard du livre de Furio Diaz, Cochrane résume ainsi l'histoire du second XVIII<sup>e</sup> siècle toscan : « one of the more spectacular, if long neglected, chapters in Tuscan history : the one in which one of the more backward of European political and economic systems was transformed, in less than three decades, into one of the most advanced », *Journal of Modern History*, LIII, 1981, p. 128.

<sup>20</sup> Parmi les nombreux comptes rendus publiés par des revues anglophones, citons ceux de Geoffrey Symcox, *The History Teacher*, VII (2), 1974, p. 310 ; Richard A. Goldthwaite, *American Historical Review*, LXXIX (5), 1974, p. 1583-1584 ; J. H. Whitfield, *Renaissance Quaterly*, XXVII (2), 1974, p. 215-218 ; Gaetano Cozzi, *Journal of Modern History*, XLVII (2), 1975, p. 356-360 ; Dorinda Outram, *The*

impact en Italie où il n'a jamais été traduit. Au delà des éloges, qui soulignent notamment l'originalité de la construction et de l'écriture et la mise à mal de nombreux clichés historiographiques, plusieurs commentateurs soulignent que si l'ouvrage s'efforce de prouver que l'histoire n'a pas déserté Florence à l'époque des grands-ducs, il ne propose pas pour autant une interprétation nouvelle. Il s'inscrit toujours dans la perspective du déclin de Florence, dont il n'analyse ni le processus ni la véritable nature, et qu'il contribuerait même, pour certains, à obscurcir.

Publiée trois ans plus tard, l'ambitieuse synthèse de F. Diaz élargit l'étude à l'ensemble du grand-duché<sup>21</sup>. Les lacunes de l'historiographie, déjà dénoncées par Diaz, sont encore plus visibles. Dès lors que l'historien aborde la période postérieure aux années 1570, la majorité des références renvoie à des travaux antérieurs à 1940, à l'exception de quelques domaines comme l'histoire des institutions (F. Diaz peut s'appuyer sur les premiers travaux d'Elena Fasano et de Giuseppe Pansini), la démographie historique (les travaux de L. Del Panta et d'A. Corsini), l'histoire intellectuelle et l'histoire des sciences<sup>22</sup>. Mais ni ces domaines en plein renouvellement, mais limités et fragmentaires, ni le recours, souvent important, aux sources de première main pour tenter de combler les plus importantes lacunes, n'aident beaucoup Diaz à surmonter l'immensité des carences historiographiques, encore moins à proposer de nouveaux cadres interprétatifs dans ce qui est alors, il ne faudrait pas l'oublier, la première tentative depuis plus d'un siècle pour proposer une histoire de l'ensemble du grand-duché durant le principat médicéen.

---

*Historical Journal*, XVIII (3), 1975, p. 650-652 ; Robert B. Litchfield, *Journal of Interdisciplinary History*, VI (3), 1976, p. 519-521.

<sup>21</sup> Il est étonnant de constater que, tout comme le livre de Cochrane, l'important livre de F. Diaz n'attire guère l'attention en Italie, à considérer l'absence de comptes rendus dans les principales revues italiennes de l'époque. Cette indifférence concerne aussi les revues étrangères. Le seul compte rendu que j'ai retrouvé est celui, tardif, de Eric Cochrane, in *Journal of Modern History*, LIII, 1981, p. 127-129.

<sup>22</sup> Le bilan du renouveau des recherches intervenu dans les années 1960-1970 que dresse, à peu près au même moment, Giorgio Spini, souligne lui aussi, d'une part l'importance des travaux concernant l'histoire de l'état et des institutions, ainsi que l'histoire des groupes sociaux, d'autre part une forte césure chronologique qui, autour de 1570-1580, sépare les premiers grands-ducs, de Côme Ier à Ferdinand Ier, qui ont été presque exclusivement les bénéficiaires de ce renouveau historiographique, de la période successive, toujours autant ignorée des historiens : Giorgio Spini, « Bilancio di un 'trend' storiografico », in *Potere centrale e strutture periferiche nella Toscana del '500*, a cura di Giorgio Spini, Florence, Olschki, 1980, p. 5-25 ; pour le renouveau des études sur les campagnes, cf. au même moment les réflexions de Furio Diaz, « Aspetti e problemi di storia della Toscana nel settecento », *Rivista storica italiana*, XCI, 1979, p. 286-312.

La construction de Diaz utilise en effet un schéma général qui lui permet d'associer une interprétation issue des Lumières<sup>23</sup> – et reproposée au cours du XIXe siècle non par les « moderati » toscans mais, dans le cadre italien, à travers notamment la grande *Storia della Letteratura italiana* (1870-1871) de Francesco De Sanctis<sup>24</sup> –, l'approche crocienne de l'époque espagnole et l'historiographie alors la plus récente, fortement centrée sur une approche socio-économique. La discussion, mentionnée précédemment, a négligé l'origine plurielle de l'interprétation pour mettre l'accent, de façon polémique, sur l'une de ses dimensions, le plus souvent la première car c'est elle qui semble sortir confortée de l'opération. Tout le volume est en effet placé sous le signe de la "crisi", sous ses diverses formes et selon diverses modalités, qu'il s'agisse de crise économique (c'est elle qui revient le plus fréquemment : p. 140, 254, 292, 348, 388, 406, 490, 526), mais aussi politique (p. 412, 415, 466, 528), sociale (p. 420), culturelle (p. 278, 505), voire morale, le tout se combinant en un « processo di decadenza che appunto investe insieme vita civile e cultura » (p. 446). C'est la discussion de Croce (cf. p. 197-199) qui lui permet de passer de la crise à une interprétation en terme de "décadence", qui se manifesterait déjà dès la seconde moitié du XVIe siècle<sup>25</sup>, et s'accompagnerait, tout au long de la période, d'une montée de la noblesse, visible dès Côme I<sup>er</sup> (p. 243, 367, 369, 423, 471) pour culminer avec l'hégémonie du "ceto senatorio" sous Jean-Gaston. L'interprétation rencontre ici l'historiographie socio-économique de l'après-guerre, fortement marquée par une conceptualisation marxiste, dont l'un des thèmes forts est celui de la reféodalisation, corollaire de la "crise du XVII<sup>e</sup> siècle" (p. 342, 410). Le livre peut ainsi dépasser l'horizon

---

<sup>23</sup> Sur l'historiographie toscane, de Galluzzi à Zobi, et sur la critique de la « décadence » médicéenne par les « moderati » toscans du milieu du XIXe siècle, cf. les analyses novatrices de Franco Angiolini, « Storici e storie sulla Toscana in età medicea », in Id., *I principi, le armi, il mare. Studi sul Granducato dei Medici*, Pise, Edizioni « Il Campano », 2003, p. 167-183.

<sup>24</sup> Sur le schéma de la décadence italienne tel que l'a formulé De Sanctis, cf. les remarques récentes de Marcello Verga, « Decadenza italiana e idea d'Europa (XVII-XVIII secc.) », *Storica*, VIII, n°22, 2002, p. 7-34.

<sup>25</sup> C'est alors que Diaz énumère les signes de cette décadence : « Affiamento... di dinamismo civile e di entusiasmo morale, prevalere della fiacchezza d'idee e di propositi, dell'opportunismo morale, del servilismo in politica e del conformismo in religione », *Il Granducato di Toscano...*, *op. cit.*, p. 229.

italien et s'inscrire dans une histoire comparée des états et des sociétés européens, telle qu'elle s'écrit alors<sup>26</sup>.

Il ne s'agit en aucune façon de reprendre ici les termes du débat, souvent vif, qui s'est développé, avec un décalage d'une quinzaine d'années, au lendemain de la publication du grand ouvrage de Jean-Claude Waquet sur les finances du grand-duché<sup>27</sup>. Waquet, constatant l'« irréductible originalité » de l'historiographie des anciens états italiens, mettait alors en avant son « étrangeté » pour quelqu'un qui, comme lui, s'était formé dans un autre cadre historiographique. D'où son effort pour comprendre cet autre univers intellectuel – « J'appréciais aussi son cosmopolitisme » – ; d'où, plus encore, la nécessité pour lui d'en établir le bilan critique, qui fait l'objet des deux premiers chapitres de son livre<sup>28</sup>. La contribution est de tout premier plan. La vigueur de l'argumentation suscite immédiatement un large débat, qui aurait dû avoir lieu au lendemain de la publication des ouvrages de Cochrane et de Diaz. Mais force est de constater que, comme souvent lorsque la discussion se transforme en polémique, il n'a pas permis une évaluation fine des positions, des propositions et des apports réels des uns et des autres. S'il ne me semble pas utile de reprendre ou de prolonger cette polémique, pour éviter de se fourvoyer à nouveau, il est en revanche important de l'évaluer à l'aune des travaux ultérieurs. Dès lors, il faut avant tout souligner, si besoin était, l'intérêt du livre de Waquet et de la proposition qu'il a avancée. Au plan comparatif, il a mis en évidence un type d'Etat qui n'est pas affecté durablement par les guerres (même s'il ne faut pas négliger leur impact financier dans les années 1690-

---

<sup>26</sup> Notons ici que le livre majeur, *Crisis in Europe, 1560-1660. Essays from « Past and Present »*, éd. par Trevor Aston, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1965, ne comporte aucune contribution traitant de l'Italie ou d'un état italien. A la fin des années 1970, la question reste toujours d'actualité : cf. Geoffrey Parker et Lesley M. Smith (éd.), *The General Crisis of the 17th Century*, Londres-Boston, Routledge and Kegan Paul, 1978 (2<sup>e</sup> éd., Londres-New York, Routledge, 1997 ; trad. italienne, Gênes, ECIG, 1988) ; Immanuel Wallerstein, « Y a-t-il une crise du XVII<sup>e</sup> siècle ? », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, XXXIV, 1979, p. 126-144 ; pour l'Italie, Ruggiero Romano, « L'Italia nella crisi del secolo XVII », *Studi storici*, IX, 1968 (trad. anglaise, in Peter Earle (éd.), *Essays in European Economic History, 1500-1800*, Oxford, Oxford University Press, 1974, p. 185-198). Cet élément doit être nettement distingué de l'héritage de De Sanctis : loin de la présenter en opposition avec le reste de l'Europe, la problématique de la crise permet au contraire, comme l'a récemment souligné Marcello Verga (« Decadenza italiana... », *op. cit.*), de la réinsérer dans la discussion historiographique, comme une variante du modèle et non comme une exception.

<sup>27</sup> L'essentiel des contributions a été rappelé à la note 14.

1720, bien étudié par Waquet, et dont la dimension directement militaire vient d'être abordée avec force et rigueur pour le premier XVIIIe siècle, c'est-à-dire la période qui précède le livre de Waquet, par Carla Sodini<sup>29</sup>). Au plan toscan, il sort avec force l'approche du XVIIIe siècle du paradigme négatif de la décadence pour mettre en évidence une certaine stabilité, présentée comme un équilibre homéostatique qui n'empêcherait en rien d'éventuelles dynamiques<sup>30</sup>. Il propose enfin une analyse méticuleuse du fonctionnement du pouvoir princier, qui articule, autour de la personne du grand-duc, l'ensemble des institutions et des acteurs.

Il est facile de comprendre comparativement l'émergence d'un tel diagnostique à partir de la culture historique française de l'auteur : la Toscane ne connaît pas la spirale du déficit et l'essor, sans retour, des finances extraordinaires sur lesquelles se construit, en partie, la monarchie absolue française aux prises avec des guerres quasi permanentes à partir des années 1630 ; elle constitue dès lors un modèle alternatif<sup>31</sup>. Malgré cela, Waquet s'appuie plus sur l'analyse systémique que sur la comparaison historique. Or celle-ci aurait pu entraîner vers d'autres formulations, comme la proposition forte de J. H. Plumb pour analyser la phase nouvelle que connaîtrait, au même moment, l'histoire britannique au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle. Plumb avait lui aussi avancé, de son côté, une définition de la stabilité politique, phénomène selon lui rare avant l'époque contemporaine, et fort peu étudié : elle serait « the acceptance by a society of its political institutions, and of those classes of men or officials who control them » ; par là, il opposait l'Angleterre aux

---

<sup>28</sup> Jean-Claude Waquet, *Le grand-duché de Toscane...*, *op. cit.* : chapitre I, « Quelques observations sur l'historiographie des anciens états italiens » (p. 13-51), chapitre II, « L'historiographie du grand-duché de Toscane » (p. 53-85).

<sup>29</sup> Carla Sodini, *L'Ercole tirreno. Guerra e dinastia medicea nella prima metà del '600*, Florence, Olschki, 2001.

<sup>30</sup> « Les conflits étaient .. dénués de conséquence durable. Ils déplaçaient pour un temps la position de l'une ou de l'autre des parties, mais sans jamais rompre un équilibre général que nul, parmi les contendants, ne paraissait décidé à remettre en cause . (...) Cette dynamique était celle de la stabilité. », *Le grand-duché de Toscane...*, *op. cit.*, p. 487. Pour la généralisation de la proposition à l'ensemble du XVIIIe siècle, Id., « Le gouvernement des grands-ducs, 1609-1737 », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane. Les dynamiques d'un Etat italien, XIVe-XIXe siècles*, Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2004, p. 90-104.

<sup>31</sup> Cf. Jean-Philippe Genet, Michel Le Mené (éd.), *Genèse de l'Etat moderne. Prélèvement et redistribution. Actes du colloque de Fontevraud*, Paris, Editions du CNRS, 1987, avec la contribution de Jean-Claude Waquet, « Note sur les caractères originaux du système financier toscan sous les Médicis », p. 111-114.

pays qui n'auraient connu, à la même époque, que conspirations, complots, révolutions et guerres civiles, formes d'une instabilité politique qui allait le plus souvent de pair, souligne Plumb, avec une « exceptional social stability »<sup>32</sup>. La Toscane, il est vrai, entre mal dans ce schéma. D'une part, elle connaîtrait à la fois une réelle stabilité politique<sup>33</sup> et une indéniable « stabilité sociale »<sup>34</sup>. D'autre part, la stabilité politique anglaise ne repose pas sur une stabilité financière ; au contraire, l'affirmation de la prééminence militaire, tout particulièrement navale, de l'Angleterre, la constitution de ce que John Brewer a appelé un « fiscal-military state », ne peut se faire sans un essor des ressources financières de l'Etat qui, loin de bloquer les initiatives privées, pourrait être au contraire au départ du développement industriel de la Grande-Bretagne<sup>35</sup>.

Au-delà même de sa conception de l'histoire du principat tardif comme période de stabilité, tant politique que sociale, consécutive à cette longue période de crise, de conflits et d'instabilité qu'aurait constitué le moment communal tel qu'a pu l'analyser et le transmettre un Machiavel<sup>36</sup>, le grand apport du livre de Waquet est le regard en positif porté sur une période non seulement ignorée mais plus encore dénigrée. Dès lors il a fait plus que s'insérer dans un ensemble de travaux qui, depuis quelque deux décennies, ont contribué à

<sup>32</sup> John Harold Plumb, *The Growth of Political Stability in England, 1675-1725*, Londres, Macmillan, 1967 (citation : p. XVI) ; cf. également Colin Brooks, « Public Finances and Political Stability : the Administration of the Land Tax, 1688-1720 », *Historical Journal*, XVII, 1974, p. 281-300 ; Daniel A. Baugh (éd.), *Aristocratic Government and Society in Eighteenth-Century England. The Foundation of Stability*, New York, New Points, 1975 (en particulier l'introduction de D. A. Baugh, p. 1-23).

<sup>33</sup> Un des éléments, récemment mis en valeur, en est l'absence totale de complots ou de conspirations, après la tentative, encore en partie énigmatique, conduite par Orazio Pucci contre Francesco, au printemps 1575 : cf. Jean Boutier, « Trois conjurations italiennes: Florence (1575), Parme (1611), Gênes (1628) », *Mélanges de l'École Française, Italie et Méditerranée*, CVIII, 1996, p. 319-375.

<sup>34</sup> Je me permets sur ce point de renvoyer à ma thèse de doctorat, *Construction et anatomie d'une noblesse urbaine. Florence à l'époque moderne, XVIe - XVIIIe siècle*, thèse de doctorat de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988, 430 p. (Atelier National de Reproduction des Thèses-Lille III, 1989) ; cf. également "Una nobiltà urbana in età moderna. Aspetti della morfologia sociale della nobiltà fiorentina", *Dimensioni e problemi della Ricerca storica. Rivista del Dipartimento di studi storici dal medioevo all'età contemporanea dell'Università 'La Sapienza' di Roma*, 1993, n°2, p. 141-159.

<sup>35</sup> C'est la thèse qu'a mise en avant John Brewer, *The Sinews of Power. War, Money and the English State, 1688-1783*, Londres, Routledge, 1989 ; sur la discussion que l'ouvrage a suscitée, cf. Lawrence Stone (éd.), *An Imperial State at War. Britain from 1689 to 1815*, Londres, Routledge, 1993.

<sup>36</sup> Cf., par exemple, Gisella Bock, « Civils Discords in Machiavelli's *Istorie fiorentine* », in *Machiavelli and Republicanism*, éd. Gisella Bock, Quentin Skinner, Maurizio Viroli, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 71-95 ; F. Del Lucchese, « Disputare e combattere. Modi del conflitto nel pensiero politico

une redécouverte de la fin de la période médicéenne, un fait majeur qu'il faut souligner pour lui-même<sup>37</sup>. En déplaçant les termes du débat issu d'une tradition historiographique centrée sur la « décadence », il a fortement contribué, au sein d'un ensemble de recherches qui sont loin d'être parfaitement concordantes, à l'émergence progressive, souvent tâtonnante, d'un nouveau cadre interprétatif qui a modifié en profondeur notre perception et notre compréhension des dynamiques toscanes entre XVIe et XVIIIe siècles. La récente publication du volume de la *Storia della civiltà toscana* consacrée aux XVIe et XVIIe siècles, suivi à un bref intervalle du volume français consacré aux dynamiques politiques de

---

di Niccolò Machiavelli », *Filosofia politica*, XV, 2001, p. 71-95. Merci à Sandro Landi pour m'avoir aidé à me repérer dans l'océan de la critique machiavellienne.

<sup>37</sup> Il suffit de mentionner ici l'importance et la qualité des colloques et publications collectives qui, depuis le milieu des années 1970, se sont attachés, en totalité ou en partie, à l'étude de la Toscane moderne : *La nascita della Toscana. Dal convegno di Studi [Siena, 1974] per il IV centenario della morte di Cosimo I de' Medici*, Florence, Olschki, 1980 ; Mario Mirri (éd.), *Ricerche di storia moderna*, Pise, Pacini, I, 1976 ; II. *Aziende e patrimoni di grandi famiglie (sec. XV-XIX)*, 1979 ; III. *La città e il contado di Pisa nello Stato dei Medici (XV-XVII sec.)*, 1984 (2<sup>e</sup> éd., Pise, Pacini, 2000, avec une présentation de Mario Mirri) ; IV. *In onore di Mario Mirri*, Giuliana Biagioli (éd.), 1995 ; *Florence and Venice : Comparaisons and relations. Acts of two Conferences at Villa I Tatti in 1976-1977*, organized by Sergio Bertelli, Nicolai Rubinstein and Craig Hugh Smyth, Florence, La Nuova Italia, I, *Quattrocento*, 1979, II, *Cinquecento*, 1980 ; *Contadini e proprietari nella Toscana moderna. Atti del Convegno di studi in onore di Giorgio Giorgetti*, Florence, Olschki, 1981, I. *Dal Medioevo all'età moderna*, II. *Dall'età moderna all'età contemporanea* ; *Firenze e la Toscana dei Medici nell'Europa del '500*, Florence, Olschki, 1983, I. *Strumenti e veicoli della cultura. Relazioni politiche ed economiche*, II. *Musica e spettacolo. Scienze dell'uomo e della natura*, III. *Relazioni artistiche. Il linguaggio architettonico europeo* (actes du Convegno internazionale di studio, Florence, 9-14 juin 1980) ; *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, éd. par Ivan Tognarini, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1985 (actes du colloque de Piombino, 22-25 septembre 1982) ; *La Toscana dei Lorena. Riforme, territorio, società. Atti del convegno di Studi, Grosseto, 27-29 novembre 1987*, éd. par Zeffiro Ciuffoletti et Leonardo Rombai, Florence, Olschki, 1989 ; *Florence and Milan : Comparaisons and relations. Acts of two Conferences at Villa I Tatti in 1982-1984*, organized by Sergio Bertelli, Nicolai Rubinstein and Craig Hugh Smyth, Florence, La Nuova Italia, 2 vol., 1989 ; *Pompeo Neri. Atti del colloquio di studi di Castelfiorentino..., op. cit. ; Il territorio pistoiese e i Lorena tra '700 e '800 : viabilità e bonifiche*, éd. par Ivan Tognarini, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1990 (actes du colloque de Pistoia, 2-4 juin 1988) ; *La Toscana e la Rivoluzione francese*, éd. par Ivan Tognarini, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1994 (actes du colloque de Pistoia-Arezzo, novembre 1989) ; Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III. Atti del convegno, Pisa-San Domenico di Fiesole (FI), 4-5 giugno 1990*, Florence, EDIFIR, 1993 ; *Colle di Val d'Elsa : diocesi e città tra '500 e '600*, éd. par Pietro Nencini, Castelfiorentino, Società storica della Valdelsa, 1994 (actes du Convegno di studi per il IV centenario della diocesi e della città di Colle val d'Elsa, 22-24 octobre 1992) ; *Istituzioni e società in Toscana nell'età moderna. Atti delle giornate di studio dedicate a Giuseppe Pansini, Firenze, 4-5 dicembre 1992*, éd. par Claudio Lamioni, Rome, Ufficio centrale per i Beni artistici, 1994, 2 vol. ; *Il Granducato di Toscana e i Lorena nel secolo XVIII. Incontro internazionale di studio, Firenze, 22-24 settembre 1994*, éd. par Alessandra Contini et Maria Grazia Parri, Florence, Olschki, 1999.

l'espace toscan entre XIV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>38</sup>, permet désormais d'en mesurer l'importance et d'en évaluer l'ampleur.

3. La même année que le livre de Waquet paraissent deux bilans, très différents l'un de l'autre, des travaux récents portant sur la Toscane moderne. Les regards qu'ils portent sont beaucoup moins pessimistes que celui de Waquet, accaparé par la critique minutieuse du canon historiographique incarné par la triade Galluzzi-Anzilotti-Diaz, et suivent, avec plus ou moins de bonheur, un certain nombre d'évolutions, voire de mutations en cours, certes connues de Waquet, mais qu'il se refuse à mobiliser fortement dans sa charge polémique<sup>39</sup>. La différence de période examinée par Molho explique en partie la différence de tonalité du propos : l'historiographie de la « Renaissance » a alors connu d'importants renouvellements, qui relèguent à quelque distance les problématiques élaborées au XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à Dooley, il s'efforce de « délocaliser » son approche en insérant les travaux récemment parus, et en nombre croissant, à l'intérieur de questions qui concernent l'histoire de l'Europe. Quelque quinze ans plus tard, j'en proposerai une approche un peu différente. Sur deux points en particulier, la reformulation des approches et des problèmes s'insère dans des discussions plus générales qui concernent l'espace européen, indice, s'il en était

---

<sup>38</sup> Elena Fasano Guarini (éd.), *Il principato mediceo, Storia della civiltà toscana*, III, Florence, Le Monnier, 2003 ; Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit.

<sup>39</sup> A l'opposé du bilan de J.-C. Waquet figure celui que Brendam Dooley publie la même année, « Revisiting the Forgotten Centuries : Recent Works on Early Modern Tuscany », *European History Quarterly*, XX, 1990, p. 519-550. Dooley présente un panorama thématiquement beaucoup plus ouvert ; mais il ne perçoit pas véritablement ce qui est en train de se passer, faute d'avoir saisi à quel point la production historique italienne est inséparable des discussions historiographiques, c'est-à-dire de la connaissance précise des œuvres qui ont précédé, des enjeux qu'elles continuent, ou non, de constituer, et d'une prise de position explicite concernant les questions qui font l'objet de débats. Si la naïveté de son regard est souvent rafraichissante, elle ne peut en aucun cas nous livrer les enjeux, et donc les clés des dynamiques historiographiques, à la différence du bel article que James S. Grubb avait consacré, quelques années auparavant, à Venise : « When Myths Lose Power : Four Decades of Venetian Historiography », *Journal of Modern History*, LVIII, 1986, p. 43-94. Une clé de lectures du texte de Dooley réside dans son origine, une intervention lors d'une session de l'American Historical Association, à Cincinnati, en décembre 1988, en l'honneur de E. Cochrane.

Un remarquable exposé de ce qui est alors en train de changer dans l'approche de l'Etat est en revanche proposé, en cette même année 1990, par Anthony Molho ; sa discussion minutieuse, et des plus informées quant aux dynamiques historiographiques, de trois ouvrages récents (R. Bizzocchi, E. Fasano Guarini, A. Zorzi) met clairement en évidence l'élaboration de nouveaux cadres interprétatifs de la constitution de l'Etat aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles : « Recent Works on the History of Tuscany : Fifteenth to Eighteenth Centuries », *Journal of Modern History*, LXII, 1990, p. 57-70.

besoin, que les travaux sur la Toscane ne sont pas coupés des préoccupations générales du monde des historiens.

Le premier point important me semble la disparition puis l'élimination de la notion de crise voire de déclin, sur le terrain même où elle semblait la plus appropriée, et la mieux appuyée sur des données empiriques fortes, celui de l'économie. Dès ses premiers travaux, Paolo Malanima a fortement inscrit la crise de l'économie florentine au cœur de sa réflexion et de ses enquêtes. Si, dans un premier temps, il avait réussi, à travers l'étude des comportements économiques d'une des plus puissantes familles de Florence, les Riccardi<sup>40</sup>, à repousser à l'extrême fin du XVIIe siècle les indices d'une crise économique, Malanima n'a pu longtemps ignorer ce qui est, de fait, le déclin d'une composante centrale de l'activité industrielle de Florence. Ses propositions ont suscité de nouvelles vérifications empiriques, comme celle de Claudio Rotelli ; le dépouillement de données douanières pour évaluer la dynamique des flux commerciaux met en évidence une « pesante caduta » au cours du XVIIe siècle, encore aggravée au XVIIIe siècle<sup>41</sup>. Pour Malanima, la « crise d'une économie urbaine » est le point de départ de son analyse plus générale de la fin du « primato » italien, au cours des XVIe et XVIIe siècles<sup>42</sup>. Mais cette approche très pessimiste des réalités économiques toscanes a rapidement été affinée et nuancée. La crise du textile ne conduit pas à sa disparition mais à des recompositions majeures. Si Florence et son industrie « privilégiée » sont fortement, et presque irréversiblement touchées, passant ainsi de la « crise » à la « décadence » au cours du XVIIe siècle<sup>43</sup>, en revanche la diffusion

---

<sup>40</sup> Paolo Malanima, *I Riccardi di Firenze. Una famiglia e un patrimonio nella Toscana dei Medici*, Florence, Olschki, 1977.

<sup>41</sup> Claudio Rotelli, « Indici della crisi economica della Toscana nel Seicento », dans *Studi in onore di Gino Barbieri. Problemi e metodo di storia ed economia*, III, Pise, IPEM Edizioni, 1983, p. 1325-1343.

<sup>42</sup> Paolo Malanima, *La fine del primato. Crisi e riconversione nell'Italia del Seicento*, Milan, Bruno Mondadori, 1998 ; *L'economia italiana. Dalla crescita medievale alla crescita contemporanea*, Bologne, Il Mulino, 2002. Pour une reprise de la discussion sur la « crise », Id., « La crisi del >settecento in Italia », *Quaderni dell'Istituto di Studi sulle Società del Mediterraneo*, 14, Naples, CNR, 2003.

<sup>43</sup> *La decadenza di un'economia cittadina. L'industria di Firenze nei secoli XVI-XVIII*, Bologne, Il Mulino, 1982. A peu près au même moment, cf. les travaux de Rita Mazzei concernant Pise, en particulier « Continuità e crisi nella Toscana di Ferdinando (1621-70) », *Archivio storico italiano*, CXLV, 1987, p. 61-79 ; *Pisa medicea, L'economia cittadina da Ferdinando I a Cosimo III*, Florence, Olschki, 1991. Une approche d'ensemble pour la période précédente : Sergio Tognetti, « Attività industriali e commercio di manufatti nelle città toscane del tardo Medioevo (1250-1530ca) », *Archivio storico italiano*, CLIX, 2001, p. 423-479.

de l'industrie textile à travers le *contado*, voire au-delà, conduit à une ample « reconversion » qui concerne certes la soie mais également la laine. Dans les travaux de Malanima, le terme remplace en effet celui de « crise » dans le courant des années 1980<sup>44</sup>, sans doute au moment où l'étude de l'industrie textile à Prato aux XVIIe et XVIIIe siècles<sup>45</sup> le conduit d'une part à mettre en évidence l'existence, contre la théorie protoindustrielle alors en plein essor<sup>46</sup>, de dynamiques industrielles bien réelles au cœur même de la Toscane des villes et des bourgs – avec l'opposition, entre autres, de la « decadenza fiorentina » et de la « crescita pratese » –, d'autre part à diagnostiquer le fait que ces dynamiques reposent en partie sur l'émergence de marchés différents. L'étude, très originale, du « luxe des paysans »<sup>47</sup> signale ainsi l'ampleur de consommations textiles nouvelles dans les campagnes, qui soutiennent la transformation de nombreuses bourgades en centres lainiers prospères<sup>48</sup>. Ces nouvelles approches économiques ont conduit à un réexamen général des modèles explicatifs qui ont servi, dans les dernières décennies, à rendre compte de l'Italie du *Seicento*<sup>49</sup>.

Le second point s'insère dans un autre débat, à l'échelle européenne. La question de l'« origine de l'Etat moderne » a suscité de nombreuses recherches tout au long des années

---

<sup>44</sup> Par exemple, « An Example of Industrial Reconversion : Tuscany in the Sixteenth and Seventeenth Centuries », dans Herman Van der Wee (éd.), *The Rise and Decline of Urban Industries in Italy and the Low Countries*, Louvain, Leuven University Press, 1988, p. 63-74.

<sup>45</sup> « Le attività industriali », in Elena Fasano Guarini, *Un microcosmo in movimento*, in F. Braudel (dir.), *Storia di Prato*, vol. II, Prato-Florence, Comune di Prato-Le Monnier, p. 217-279. Cf. également, pour la période successive, Corinne Maitte, *La trame incertaine. Le monde textile de Prato, XVIIIe-XIXe siècles*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, 2001. L'analyse du lien entre industries des villes, petites et grandes, et activités rurales a été récemment renouvelée par l'étude de l'élevage des vers à soie et de la production du fil de soie, en forte croissance dans de nombreuses vallées toscanes, Valdinievole, Valdarno inferiore et superiore, Valdelsa, Val di Pesa, ainsi qu'en Versilia : Francesco Battistini, *Gelsi, bozzoli e caldaie. L'industria della seta in Toscana tra città, borghi e campagne (sec. XVI-XVIII)*, Florence, Olschki, 1997.

<sup>46</sup> Cf. pour la seule Toscane, « Industria e agricoltura in Toscana tra Cinque e Seicento », *Studi storici*, XXI, 1980, p. 281-306 ; pour le cadre problématique d'ensemble, « Industrie cittadine e industrie rurali nell'età moderna », *Rivista storica italiana*, XCIV, 1982, p. 247-281.

<sup>47</sup> *Il lusso dei contadini. Consumi e industrie nelle campagne toscane del Sei e Settecento*, Bologne, Il Mulino, 1990.

<sup>48</sup> Cf. par exemple, l'étude originale du développement de l'industrie de la laine en Val di Sieve : Francesco Martelli, *La comunità di Pontassieve e i suoi lanaioli. Aspetti di vita economica del 16 al 18 secolo*, Florence, Sansoni, 1983.

<sup>49</sup> Cf. Marcello Verga, « Il Seicento e i paradigmi della storia italiana », *Storica*, 11, 1998, p. 7-42.

1980 et au début des années 1990<sup>50</sup>. Les travaux sur le grand-duché ont commencé de façon autonome, dans le cadre de l'ample discussion sur la formation des états régionaux et leurs transformations à l'époque moderne<sup>51</sup>. Le passage d'un état « républicain » à un état « princier » n'y est plus perçu comme le fruit d'une « crise constitutionnelle »<sup>52</sup>, mais comme la constitution de formes nouvelles qui, sans rompre pour autant avec le passé, reformule de façon complexe les structures politiques antérieures. Que ces travaux partent à la recherche d'un « état moderne », d'un état « composite », d'un « état » tout court ou refusent le recours à la notion même d'état importe peu<sup>53</sup>. A travers ces approches et dans leur diversité, c'est une transformation profonde des paradigmes de l'histoire politique du grand-duché qui est, et est toujours, à l'œuvre.

Plutôt que de se plaindre, comme Weissman, du recul ou de la provincialisation des études sur Florence et la Toscane, il nous importe ici de nous interroger sur la multiplication récente des points de vue sur la Florence des XVIe et XVIIe siècles, dont l'impact reste encore peu visible. Des frontières relativement étanches continuent en effet d'exister entre des approches différentes, liées à des champs spécialisés qui s'ignorent alors qu'ils se devraient d'être extrêmement proches. Le développement des travaux sur l'iconographie politique, les milieux intellectuels ou le mécénat princier, par exemple, a

---

<sup>50</sup> Issu, au départ, d'une initiative française, mais jamais limitée à l'examen du seul cas français, le programme collectif sur la genèse de l'Etat moderne est devenu un programme de la Fondation européenne de la Science. Pour un bilan des premières recherches, cf. Jean-Philippe Genet (éd.), *L'Etat moderne : Genèse. Bilans et perspectives*, Paris, Editions du CNRS, 1990. La seconde partie du programme a donné lieu à la publication d'une série de volumes, en anglais, puis en français : Les origines de l'Etat moderne en Europe, XIIIe-XVIIIe siècle, sous la direction de Wim Blockmans et Jean-Philippe Genet, Paris, Presses Universitaires de France : *L'individu dans la théorie politique et dans la pratique*, dir. Janet Coleman, 1996 ; *Les élites du pouvoir et la construction de l'Etat en Europe*, dir. Wolfgang Reinhard, 1996 ; *Systèmes économiques et finances publiques*, dir. Richard Bonney, 1996 ; *Guerre et concurrence entre les Etats européens du XIVe au XVIIIe siècle*, dir. P. Contamine, 1998.

<sup>51</sup> Pour la fin du Moyen Age, les principales contributions de Giorgio Chittolini sont réunies dans *La formazione dello stato regionale e le istituzioni del contado. Secoli XIV e XV*, Turin, Einaudi, 1979 ; pour le début des temps modernes, Elena Fasano Guarini (éd.), *Potere e società negli stati regionali italiani del '500 e '600*, Bologne, Il Mulino, 1978 ; Ead., « Gli stati dell'Italia centro-settentrionale tra Quattro e Cinquecento : Continuità e trasformazioni », *Società e Storia*, n°21, 1983, p. 617-639. Pour une évaluation globale, Ead., « 'Etat moderne' et anciens Etats italiens », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, XLV, 1998, p. 15-41.

<sup>52</sup> Antonio Anzilotti, *La crisi costituzionale della Repubblica fiorentina*, Florence, Seeber, 1912.

<sup>53</sup> Dans le contexte vénitien, Matteo Casini a récemment proposé une enquête sur « come politici, diplomatici, trattatisti, docenti, 'assessori' e altre figure di intellettuali abbiano pensato lo 'stato regionale' della

fortement contribué à créer des historiographies spécifiques, avec ses objets, ses références intellectuelles, ses lieux institutionnels de publication, alors que de leur confrontation ou de leur mise en communication dépend en partie un approfondissement de l'analyse de l'exercice et des formes du pouvoir princier. Si les analyses se revendiquent sans ambiguïté d'une approche locale, les références et les réflexions qu'elles mobilisent mettront sans effort en évidence leur inévitable rattachement aux chantiers les plus actuels, en cours d'exploration souvent bien loin de la Toscane.

4. Si l'histoire institutionnelle du grand-duché reste toujours une tradition bien vivante, qui ne cesse de peaufiner la description de l'appareil politique et administratif<sup>54</sup>, c'est le réexamen des transformations politiques, des dynamiques de l'Etat médicéen qui nous intéressera principalement<sup>55</sup>. Loin de prendre en considération dès le début l'ensemble de l'histoire du grand-duché, ce travail a procédé par étapes, s'appliquant d'abord, à partir des années 1970, au moment fondateur de l'Etat, le principat de Côme Ier, puis, à la fin des

---

Repubblica veneziani fra 5 e '700 » : « Fra città-stato e Stato regionale : riflessioni politiche sulla Repubblica di Venezia in età moderna », *Studi Veneziani*, XLIV, 2002, p. 15-36.

<sup>54</sup> Dans cette perspective, il faut signaler tout particulièrement la poursuite des travaux de Giuseppe Pansini et d'Arnaldo D'Addario. De Giuseppe Pansini, « I Conservatori di leggi e la difesa dei poveri nelle cause civili durante il principato mediceo », in *Studi di storia medievale e moderna per Ernesto Sestan*, Florence, Olschki, 1980, II, p. 529-570 ; « Le segreterie ... », *op. cit.*, p. IX-L ; « Le ordinazioni del aprile 1532 e l'assetto politico del principato mediceo », *Studi in memoria di Giovanni Cassandro*, t. III, Rome, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1991, p. 761-785 ; « Le cause delegate civili nel sistema giudiziario del principato mediceo », in *Grandi tribunali e Rote nell'Italia di Antico Regime*, Mario Sbriccoli, A. Bettoni (dir.), Milan, Giuffrè, 1993, p. 605-641. De Arnaldo D'Addario, « Problematica istituzionale e responsabilità dei magistrati nel pensiero politico e nella storiografia fiorentina del Cinquecento », in *L'educazione giuridica*, IV, *Il pubblico funzionario : modelli storici e comparativi*, 1. *Profili storici. La tradizione italiana*, Pérouse, Libreria Universitaria, 1981, p. 213-236 ; « Gli organi legislativi del Principato mediceo », in *L'educazione giuridica*, V, *Modelli di legislatore e scienza della legislazione*, 2. *Modelli di legislatore e scienza della legislazione ???*, éd. par A. Giuliani et N. Picardi, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1988, p. XXX ; Id., *Il 'sommario dei magistrati di Firenze' di ser Giovanni di Maria Cecchi. Per una storia istituzionale dello Stato fiorentino*, Rome, Ministero per i Beni culturali e ambientali, 1996. Signalons également, hors de Florence : Elena Fasano Guarini, « Le istituzioni di Siena e del suo stato nel ducato mediceo », dans Leonardo Rombai (éd.), *I Medici e lo Stato senese (1555-1609)*, Rome, De Lucca, 1980, p. 49-62 ; .

<sup>55</sup> Cela nous amènera à ne pas examiner certains dossiers importants, comme celui de la « corruption » qui régnait dans le système administratif, pratique qui a été fortement mise en évidence par le livre de Jean-Claude Waquet, *De la corruption. Moral et pouvoir à Florence aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1984 (traduction italienne, Milan, Mondadori, 1986 ; traduction maéricaine, Philadelphie, Pennstate University Press, 1990). Un bilan de la réception du livre et des discussions qu'il a suscitées a été dressé par Waquet lui-même, « Quinze ans après : la corruption à Florence aux XVIIe et XVIIIe siècles », texte inédit, Marseille, Ecole des hautes Etudes en Sciences Sociales, janvier 1999.

années 1980, aux années où, à l’opposé, se joue sa survie, à savoir les règnes de Côme III et de Jean-Gaston. C’est enfin plus récemment encore que les années intermédiaires, les règnes de deux Ferdinand, ont commencé à être examinées.

Dans le courant des années 1970, grâce principalement aux travaux fondamentaux d’Elena Fasano Guarini, les débuts du principat ont été soumis à une révision attentive et érudite. A partir de l’examen méticuleux et exhaustif des structures politiques du territoire, reconstruction qui a permis l’établissement de la carte la plus précise d’un état régional italien actuellement à notre disposition<sup>56</sup>, Elena Fasano a poursuivi l’étude de l’Etat en s’attachant aux relations entre le centre et les périphéries, plus précisément les cités qui, les unes après les autres, sont devenues sujettes de Florence. Ces relations sont anciennes, puisqu’elles remontent au moment où ces cités se sont soumises à Florence, à partir du XIVe siècle<sup>57</sup> ; mais l’organisation du principat tend à les transformer, dès lors que le duc conçoit son pouvoir comme s’exerçant sur un état territorial. Côme en effet entend intervenir et modifier ces relations déjà anciennes, par un travail qui tout à la fois conserve et transforme, notamment en imposant à l’ensemble de son Etat un droit « princier », sans pour autant invalider le droit statutaire<sup>58</sup>.

---

<sup>56</sup> La carte repose sur le travail d’inventaire et de description exhaustive des institutions territoriales réalisé dans Elena Fasano Guarini, *Lo stato mediceo di Cosimo I*, Florence, Sansoni, 1973. La carte a d’abord été publiée par le Centro Nazionale delle Ricerche en septembre 1979 ; une seconde édition est parue en appendice au catalogue de l’exposition de Grosseto, *I Medici e lo Stato senese (1555-1609)*, éd. par Leonardo Rombai, Rome, De Luca, 1980 ; une version anglaise figure en annexe à « The Grand Duchy of Tuscany at the Death of Cosimo I. A Historical Map », *Journal of Italian History*, II, 1979, p. 520-530.

<sup>57</sup> Pour une analyse d’ensemble des processus de constitution du territoire de l’état florentin au XIVe et au début du XVe siècle, qui présente l’ensemble des travaux, cf. Charles M. de La Roncière, « De la ville à l’Etat régional : la constitution du territoire (XIVe-XVe siècle) », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit., p. 15-38.

<sup>58</sup> Elena Fasano Guarini, « Città soggette e contadi nel dominio fiorentino tra Quattro e Cinquecento : il caso pisano », dans *Ricerche di Storia moderna*, I, op. cit., p. 1-94 ; « Potere centrale e comunità soggette nel granducato di Cosimo I », *Rivista storica italiana*, LXXXIX, 1977, p. 490-538 ; le travail a été continué à propos des transformations des statuts urbains au sein du processus de constitution de l’état régional : Ead., « Gli statuti delle comunità toscane nell’età moderna », *Miscellanea storica della Valdelsa*, LXXXVII, 1981, p. 156-162 ; « Gli statuti delle città soggette a Firenze tra ‘400 e ‘500 : Riforme locali e interventi centrali », in *Statuti Città Territori in Italia e Germania tra medioevo ed età moderna. Atti della XXX settimana di studio dell’Istituto storico italo-germanico in Trento*, éd. Giorgio Chittolini et D. Willoweit, Bologne, Il Mulino, 1991, p. 69-124. Sur le rapport plus général entre prince et territoire, en relation avec la mise en place d’une institution et de ses archives, cf. Paola Benigni, Carlo Vivoli, « Progetti politici e organizzazione di archivi : storia della documentazione dei nove conservatori della giurisdizione e dominio fiorentino », *rassegna degli Archivi di Stato*, XLIII, 1983, p. 32-82. Sur la

Ce travail méthodique débouche sur une nouvelle appréhension de la figure du prince, de sa définition et de sa pratique politique. Considéré encore il n'y a pas si longtemps comme un « principe assoluto »<sup>59</sup>, au sein d'un « principato assoluto »<sup>60</sup>, Côme Ier a vu son « image » se transformer profondément chez les historiens. Comme l'a proposé récemment Mario Ascheri à partir du cas de Sienne, « vedere oggi Cosimo come « autoritario » perchè avrebbe riformato il governo di Siena tentando di sminuire i poteri dell'élite locale con tutti i mezzi, a partire dell'invio a Siena di un governatore per gli affari civili e di un comandante militare per controllare dalla fortezza l'ordine pubblico (...) sembra eccessivo, anche perché non tiene conto di questa differenza fondamentale. Cosimo esercitò i diritti di governo che la concessione feudale gli garantiva. E li esercitò con quel rispetto dell'interlocutore, indice di una fondamentale prudenza politica, che gli consentì la fedeltà dei sudditi (...), o quanto meno di quelli che contavano. »<sup>61</sup> Du prince absolu au prince « prudent » (épithète non anachronique puisque utilisé au même moment pour un

---

fragilité, encore au début du règne de Côme Ier, des relations entre les périphéries et le centre, Olivier Rouchon, « Les troubles de 1537 dans le Domaine florentin », *Histoire Economie Société*, n° 1, 2000, p. 25-48.

<sup>59</sup> C'est encore le cas dans une historiographie assez récente : par exemple, F. Diaz, *Il Granducato di Toscana...*, *op. cit.*, p. 124 ; cf. aussi la totalité du chapitre II, intitulé « Cosimo I e il consolidarsi dello Stato assoluto » ; Diaz parle aussi de « poter assoluto del principe » (p. 88), de l'« assolutezza del poter sovrano su ogni istanza giurisdizionale e amministrativa » (p. 96). Cette définition se retrouve dans des travaux non-italiens : par exemple, John K. Brackett, *Criminal Justice and Crime in late Renaissance Florence (1537-1609)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 1, définit initialement l'état toscan comme un « aristocratic absolutist state » ; mais au terme de son ouvrage, il conclut que le grand-duché « seems to have been neither modern nor absolutist » (p. 143) ; ce qui le conduira, dans un article paru peu après, à préférer « to use the term « patronage state », rather than « absolutist state », because it seems to convey a more accurate picture of the way that power was organized and used to support Medici rule », « Aspects of the local reaction to the reorganisation of criminal justice in Tuscan Romagna, 1579-1609 », dans *Istituzioni e società in Toscana...*, *op. cit.*, I, p. 246.

Il faut noter que le terme de « principe assoluto » figure dans les textes du XVI<sup>e</sup> siècle, comme la biographie de Côme Ier, œuvre d'Aldo Manuzio le jeune : Aldo Manuzio, *Vita di Cosimo de' Medici, primo Gran Duca di Toscana...*, Bologne, 1586 ; cf. Vanni Bramanti, « Per la genesi di due biografie di Cosimo I. Filippo Cavriani e Aldo Manuzio il Giovane », *Rinascimento*, XXXII, 1992, p. 291-309.

<sup>60</sup> Giuseppe Pansini, « Le segreterie del principato mediceo », in Anna Bellinazzi et Claudio Lamioni (éd.), *Carteggio universale di Cosimo I de' Medici, I (1539-41)*, Florence, Giunta Regionale Toscana-La Nuova Italia, 1982, p. IX ; Pansini y définit les secrétaireries comme « i pilastri dell'assolutismo dei principi di casa Medici ».

<sup>61</sup> Mario Ascheri, « Siena senza indipendenza : Repubblica continuata », in Id. (a cura di), *I Libri dei Leoni. La nobiltà di Siena in età medicea (1557-1737)*, Sienne, Monte dei Paschi, 1996, p. 29.

autre souverain contemporain, et non des moindres, à savoir Philippe II d'Espagne<sup>62</sup>), du despote qui impose dans la violence ses décisions au souverain attentif au dialogue et à la négociation, qui cherche moins à inspirer la crainte qu'à susciter la fidélité, c'est un tout autre paradigme interprétatif qui s'est mis en place<sup>63</sup>.

Partant de l'examen de l'évolution des représentations de Côme Ier à travers les sources contemporaines (relations des ambassadeurs vénitiens, biographies, éloges funèbres), Fasano Guarini a ainsi montré comment se constitue une image fonctionnelle aux pratiques politiques, qu'elle cherche à reconstruire à travers la conception d'un « principe legislatore », qui entend fonder les nouveaux fonctionnements politiques d'un état princier non pas sur la pratique du « rescritto » et de l'acte « arbitraire » du souverain mais sur un ensemble de lois qui reposent plus sur la volonté de constituer « l'eguaglianza dei sudditi davante alla legge » que sur un projet politique clairement élaboré et développé. La loi serait ainsi une des modalités de construction du territoire, sans pour autant remplacer le pluralisme juridique en vigueur, notamment en matière de droit pénal – la fragmentation du droit statutaire – par l'uniformité juridique d'un territoire qui, à partir des années 1560, comprend les deux états de Florence et de Sienne<sup>64</sup>. C'est à partir de cette

---

<sup>62</sup> Le surnom apparaît sans doute après sa mort, dans les années 1610, lorsque sont publiées plusieurs biographies du souverain : cf. Henry Kamen, *Philip of Spain*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1998. Merci à Jean-Pierre Dedieu pour ces éclaircissements. Remarquons que le terme de « prudence » a été utilisé par Jean-Claude Waquet pour qualifier la direction financière et, plus largement, le mode d'exercice du pouvoir des derniers Médicis : *Le grand-duché de Toscane...*, op. cit., p. 483 ; Id., « Le gouvernement des grands-ducs, 1609-1737 », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit., p. 102.

<sup>63</sup> Deux synthèses très à jour peuvent désormais être consultées, et éventuellement confrontées : Elena Fasano Guarini, « La fondazione del principato : da Cosimo I a Ferdinando I (1530-1609) », in Ead. (éd.), *Il principato mediceo*, op. cit., p. 3-40 ; Olivier Rouchon, « L'invention du principat médicéen (1512-1609) », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit., p. 65-90.

<sup>64</sup> Elena Fasano Guarini, « Produzione di leggi e disciplinamento nella Toscana granducale tra Cinque e Seicento. Spunti di ricerca », *Disciplina dell'anima, disciplina del corpo, e disciplina della società tra medioevo ed età moderna*, P. Prodi (dir.), Bologne, Il Mulino, 1995, p. 659-690 (en particulier p. 671) ; « Gli 'Ordini di polizia' nell'Italia del '500 : il caso toscano », in *Policey in Europa der Frühen Neuzeit*, éd. par M. Stolleis, K. Härtner, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1996, p. 55-95. Pour l'étude des processus d'élaboration de cette nouvelle législation à partir d'un cas précis, cf., pour la réglementation des heures de travail des magistrats florentins de janvier 1550, Arnaldo D'Addario, « La 'provvisione' del 1550 sulle 'hore de' Magistrati' e la politica di buon governo del duca Cosimo I de' Medici », *Archivio storico italiano*, CLI, 1993, p. 13-26 ; pour la loi de décembre 1558 contre la violence sexuelle, Elena Fasano Guarini, « The Prince, the Judges and the Law : Cosimo I and Sexual Violence, 1558 », dans Trevor Dean, Kate Lowe (éd.), *Crime, Society and the Law in Late Renaissance Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 121-141.

figure de « sovrano legislatore », donc attentif à la loi, « legibus alligatus » et non « legibus solutus », que Fasano Guarini propose sa critique d'un supposé absolutisme cosimien, approche qu'elle étend à Ferdinand à travers une autre modalité : Ferdinand n'innove plus dans le domaine juridique ; en revanche, il est attentif au respect des lois, aux équilibres en vigueur, il s'affirme comme un « principe conservatore », qui fait entrer l'Etat dans la stabilisation du pouvoir et la régularité du fonctionnement institutionnel<sup>65</sup>. C'est à travers la mise en évidence d'un « pacte fondateur » qu'Oliver Rouchon a lui aussi, de façon convergente, proposé son analyse de la consolidation de la monarchie médicéenne qui fait émerger la figure d'un prince « garant du soulagement de ses peuples et de la tranquillité de ses Etats »<sup>66</sup>.

Parmi les outils et les pratiques qui permettent à Côme et ses successeurs immédiats de s'insérer dans le concert politique des états italiens, et au-delà européens figure la mise en place d'une véritable diplomatie médicéenne apporte une contribution essentielle à la constitution, de l'extérieur, du nouvel état princier<sup>67</sup>. Le développement d'un réseau d'ambassades permanentes, encore limité jusqu'au milieu du XVIe siècle, s'accompagne de la constitution d'un personnel politique, d'ambassadeurs, en général issus des grandes familles aristocratiques florentines, mais plus encore d'un personnel technique, les secrétaires d'ambassade, juristes d'origine souvent provinciale, dont certains deviendront de proches collaborateurs du prince. La recherche, complexe et longtemps incertaine, entre Empire et papauté, d'une autonomie et d'une protection, conduit Côme d'une proximité prolongée avec l'Empereur, en vif contraste avec Rome, au rapprochement avec Rome, à la pratique du cardinal de famille et à l'obtention du titre grand-ducal en 1569. De ce point de vue, les liens étroits entre diplomatie d'une part, vie intellectuelle, activité artistique et vie religieuse d'autre part ont été magistralement disséqués par le livre de Massimo Firpo sur les milieux « valdesiens » à Florence, protégés par le duc dans les années 1540-1550 et

---

<sup>65</sup> E. Fasano Guarini, « Produzione di leggi... », *op. cit.*, p. 683.

<sup>66</sup> Olivier Rouchon, « L'invention du principat médicéen... », *op. cit.*, p. 82.

<sup>67</sup> Alessandra Contini, « Dinastia, patriziato e politica estera : ambasciatori e segretari medicei nel Cinquecento », *Cheiron. Materiali e strumenti di aggiornamento storiografico*, n°30, 1998, p. 57-131 (trad. anglaise, « Aspects of medicean diplomacy in the sixteenth century », dans *Politics and Diplomacy in Early Modern Italy*, Daniela Frigo (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 49-94) : « il

directement sollicités par Côme pour la réalisation de ses programmes d'apparat. Dans ce contexte, l'élection de Pie IV, fortement soutenue par la diplomatie médicéenne, entraîne un renversement de la politique interne de Côme, qui tire des avantages majeurs du rapprochement avec la papauté<sup>68</sup>. C'est alors un nouveau régime de relations entre Rome et Florence qui s'élabore et qui, à terme, fait peut être de l'Etat toscan, pour reprendre la proposition de Roberto Bizzocchi, « il concentrato e il simbolo della soluzione concordataria dei rapporti fra Stato e Chiesa »<sup>69</sup>.

Sur le plan intérieur, l'attention a été récemment attirée sur « l'usage démonstratif qu'il [Côme Ier] fait de sa grâce »<sup>70</sup>. Une institution judiciaire qui fonctionne, au criminel, selon une procédure *ex officio* depuis la fin du XIIIe siècle, peut en effet devenir un des outils essentiels du « process of state formation » dans l'Italie moderne. L'étude des pratiques de l'organe central de la justice criminelle, le tribunal des Otto di Guardia<sup>71</sup>, qui siège à Florence, dans le palais du Podestà, donc tout près du souverain lui-même, montre, à travers ses réformes et adaptations successives à l'époque de Côme Ier et de ses successeurs immédiats, comment les grands-ducs ont mis la justice à leur service : en la rendant plus rapide et plus efficace, y compris en faisant intervenir directement la grâce du souverain ; en en faisant un instrument de revenus d'autant plus importants que son

---

consolidamento internazionale del potere mediceo, ma indirettamente anche il consolidamento interno, passa attraverso un attivissimo gioco diplomatico », p. 77.

<sup>68</sup> Massimo Firpo, *Gli affreschi del Pontormo a san Lorenzo. Eresia, politica e cultura nella Firenze di Cosimo I*, Turin, Einaudi, 1997. Ce livre, qui combine les lectures artistiques, intellectuelles, religieuses aux approches politiques, tant intérieures qu'extérieures, fait partie des apports fondamentaux les plus récents concernant la première partie du règne de Côme Ier. Pour prendre la mesure de son intérêt et de sa richesse, parmi les comptes rendus qu'il a suscités, cf. en particulier, ceux de Gigliola Fragnito, « Arte e religione nel consolidamento del principato mediceo », *Rivista storica italiana*, CXI, 1999, p. 235-249, et de Giovanni Miccoli, « Gli affreschi del Pontormo a san Lorenzo. A proposito di un libro di Massimo Firpo », *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, XXXVII, 2001, p. 91-105. Sur les deux moments de la diplomatie cosimienne, cf. Alessandra Contini, « Dinastia... », *op. cit.*, p. 104-118.

<sup>69</sup> Roberto Bizzocchi, « Chiesa, religione, Stato agli inizi dell'età moderna », in *Origini dello Stato...*, *op. cit.*, p. 506.

<sup>70</sup> O. Rouchon, « L'invention du principat médicéen ... », *op. cit.*, p. 81.

<sup>71</sup> John K. Brackett, *Criminality, Justice and Crime in Late Renaissance Florence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; Id., « Aspects of the local reaction to the reorganisation of criminal justice in Tuscan Romagna, 1579-1609 », dans *Istituzioni e società in Toscana nell'Età moderna...*, *op. cit.*, I, p. 245-256. Pour un cadre d'ensemble, Elena Fasano Guarini, « Considerazioni su giustizia, stato e società nel ducato di Toscana del Cinquecento », dans *Florence and Venice...*, *op. cit.*, p. 135-168.

efficacité s'accroît ; en lui conférant un rôle central dans le contrôle territorial ; enfin, en manipulant le système à l'avantage de tous ceux qui soutenaient les Médicis.

Sans pouvoir être exhaustif, il importe enfin d'attirer l'attention sur l'ensemble des travaux consacrés à ce qui a pu être défini, de façon inappropriée, comme la « politique culturelle de Côme Ier »<sup>72</sup>. Nombreux sont ceux qui ont analysé l'usage des arts et de la littérature comme une des ressources majeures du politique, principalement à l'époque de Côme Ier. Les travaux pionniers de Michel Plaisance, à partir des années 1970, n'ont cessé d'approfondir le rôle joué les institutions culturelles comme les académies (Humidi, Fiorentina, Alterati, Crusca) ou les pratiques de la censure et du contrôle des livres, dans la constitution du pouvoir princier sous les règnes de Côme Ier et de François Ier<sup>73</sup>. Parallèlement à l'attention portée au toscan comme langue matrice du vulgaire italien et aux formes de normalisation linguistique, Côme fait aussi porter ses efforts sur la codification du « disegno », fondement de la peinture selon les canons florentins : l'ouverture, en 1563, de l'académie du Dessin est l'élément majeur du dispositif. Tout à la fois confrérie religieuse, corporation pour les métiers artistiques et école d'art pour tous ceux qui entendent devenir peintres ou sculpteurs, l'académie a fait l'objet de plusieurs travaux depuis une vingtaine d'années<sup>74</sup>. Revendiquant ouvertement les catégories et interprétations élaborées par Michel Foucault, le récent travail de Barzman insiste fortement sur la dimension politique de l'opération et son caractère novateur. Il approche

---

<sup>72</sup> Je renvoie ici en particulier au volume dirigé par Konrad Eisenbichler, *The Cultural Politics of Duke Cosimo I de' Medici*, Ashgate, Aldershot, 2001.

<sup>73</sup> L'ensemble des travaux, édités et inédits, de Michel Plaisance concernant ces questions ont été récemment réunis en un volume : *L'Accademia e il suo principe. Cultura e politica a Firenze al tempo di Cosimo I e di Francesco de' Medici*, Rome, Vecchiarelli, 2004. Sur le lien entre pouvoir grand-ducal et académies, cfr. aussi John R. Woodhouse, « Borghini and the foundation of the Accademia della Crusca », dans *Italian Academies of the Sixteenth Century*, D. S. Chambers et F. Quiviger (éd.), Londres, The Warburg Institute, 1995, p. 165-174. sur l'évolution des liens entre pouvoir et intellectuel, et les dangers que présenterait la « storia patria » pour les grands-ducs au XVIIIe siècle, cf. la thèse récente de Caroline Callard, *Storia patria. Histoire, pouvoir et société à Florence au XVIIIe siècle*, thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne, 2001 ; Ead., « L'inquisiteur, le Prince et l'historien: l'année 1641 à Florence », *XVIIIe siècle*, LI, 1999, p. 449-468.

<sup>74</sup> Simonetta Bracciali, Alessandro D'Alessandro, « L'Accademia dell'Arte del Disegno di Firenze: prime ipotesi di ricerca », in *La nascita della Toscana...*, op. cit., I, p. 129-158 ; Zygmunt Wazbinski, *L'Accademia medicea del Disegno a Firenze nel Cinquecento: idea e istituzione*, Florence, Olschki, 1987, 2 vol. ; Karen-edis Barzman, *The Florentine Academy and the early Modern State. The Discipline of Disegno*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000. La liste exhaustive de ses membres vient d'être

l'académie du Dessin comme une « extension of the disciplinary power of the emergent modern state », c'est-à-dire une institution d'un type nouveau qui dote l'Etat de capacités et de modalités d'intervention dont il était jusqu'alors dépourvu : ce serait la diversité de ses fonctions qui la rendrait « so effective as a tool in Medici statescraft »<sup>75</sup>.

Cette brève présentation de quelques ensembles de travaux récents souligne les enjeux toujours actuels du moment de fondation, ou d'invention, selon les diverses terminologies récemment employées, du principat médicéen. Ils ont conduit à la fois à une réinterprétation des premiers temps du principat, et à un élargissement des investigations vers des domaines moins explorés, à distance des questionnements trop balisés par l'historiographie.

A l'autre extrémité de la période, la révision qui a affecté l'analyse politique du règne de Côme III résulte de tentatives diverses qui ont suivi des approches différentes, soit pour proposer un modèle alternatif à celui de la décadence politique, soit pour rompre le lien exclusif qui rattacherait les réformes aux seules Lumières et élargir dès lors le moment des « réformes », soit, enfin, pour insérer la Toscane dans le contexte plus général des monarchies « absolutistes » de l'Europe de la seconde moitié du XVIIe siècle, alors dominée par la monarchie française.

C'est dans le courant des années 1980 que Jean-Claude Waquet élabore sa proposition critique. Il s'appuie sur un réexamen systématique des finances du grand-duché sous Côme III et démontre que les réelles difficultés financières rencontrées par le grand-duc à partir de 1692, eurent pour principale origine la guerre et les exigences impériales de contribuer à ses coûts, dans les années 1692-1696, puis à nouveau à partir de 1707. Les solutions mises en œuvre – le recours au crédit, à court puis à moyen terme, l'institution d'une fiscalité exceptionnelle fondée sur le revenu – n'entraînèrent pas une modification à terme du système fiscal (même si la période 1711-1718 a connu le recours à la dette perpétuelle et à la fiscalité indirecte). A la différence d'un pays comme la France, en

---

publiée par Luigi Zangheri : *Gli accademici del disegno : elenco cronologico*, Florence, Olschki, 1999; *Gli accademici del disegno : elenco alfabetico*, Florence, Olschki, 2000.

<sup>75</sup> K. Barzman, *The Florentine academy...*, *op. cit.*, p. 18.

Toscane, « les impôts n'étaient pas, en 1726, profondément différents de ce qu'ils étaient en 1660 ni, à cette dernière date, très éloignés de ce que Côme Ier en avait fait »<sup>76</sup>. Waquet, à travers l'étude des derniers Médicis, ne propose pas l'analyse des transformations d'un Etat mais se donne comme objet l'état médicéen en tant que tel, décrit à travers son « inconcevable stabilité ».

Le colloque consacré au règne de Cosimo III – qui s'est déroulé quelques mois avant la publication du livre de Waquet – participe de préoccupations voisines : il propose comme point de départ l'indispensable révision des catégories interprétatives qu'une tradition historiographique biséculaire a produites et qui se sont désormais fossilisées ; pour ce faire, la Toscane doit être replacée dans un large panorama européen, car elle « presenta caratteri e movenze non dissimili da quelli che contraddistinguono le altre monarchie dell'Europa 'assolutistica' »<sup>77</sup>. L'approche est donc très ouverte : elle concerne les multiples dimensions de la vie du grand-duché, et le colloque peut ainsi réunir le dossier le plus fourni jamais réalisé sur la période. Elle est surtout différente, en ce qu'elle cherche à définir non le moment médicéen dans son ensemble mais le règne de Côme III, perçu désormais comme le temps fort d'un changement, celui, difficile, du passage d'une période à une autre, de celle des dispositifs institutionnels régionaux, consolidés aux XVe et XVIe siècles, à celle des réformes du XVIIIe siècle. La clé devrait alors en être trouvée, dès les années 1670-1680, dans des réformes politico-institutionnelles qui auraient abouti à un "maggiore tasso di assolutismo"<sup>78</sup>, rendu possible, selon Verga – qui s'oppos en cela aux

---

<sup>76</sup> Jean-Claude Waquet, *Le grand-duché...*, *op. cit.*, p. 121 ; sur le règne de Côme III, cf. p. 87-132.

<sup>77</sup> Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. X. Rappelons ici que le colloque, lorsqu'il s'est déroulé, avait un sous-titre, tellement provocateur qu'il a disparu lors de la publication : "un modello di assolutismo europeo". La proposition a, par ailleurs, moins rencontré d'écho que la proposition inverse, qui approche l'absolutisme non comme le « modèle » mais comme l'exception, dès lors que les « monarchies composites », pour reprendre l'expression de John Elliott, sont considérées comme le modèle dominant dans le monde européen, ce qui réinsère ainsi immédiatement les états italiens au cœur de l'historiographie politique de l'Ancien Régime européen, comme l'a remarqué récemment, par exemple, Elena Fasano Guarini, « Italia non spagnuola e Spagna nel tempo di Filippo II », in Luigi Lotti et Rosario Villari (éd.), *Filippo II e il Mediterraneo*, Bari, Laterza, 2003, p. 8.

<sup>78</sup> Cf. en particulier, Marcello Verga, « Appunti per una storia politica del Granducato di (1670-1723) », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. 335-354 ; « La "disavventura inesplicabile" : mutamenti dinastici e riforme nell'Italia del primo Settecento. Note sul Granducato di Toscana da Cosimo III a Francesco Stefano di Lorena », in Claudio Mozzarelli, Gianni Venturi (éd.), *L'Europa delle corti alla fine dell'antico regime*, Rome, Bulzoni, 1991, p. 405-427 ;

analyses de Diaz –, par l'affaiblissement des oligarchies urbaines traditionnelles, ces noblesses contre lesquelles se construirait le plus souvent l'absolutisme monarchique<sup>79</sup>. Au-delà des réformes fiscales, comme la transformation de l'ancien impôt sur les farines en capitation (*testatico*)<sup>80</sup>, nombre de transformations ou d'innovations viennent de l'observation de situations étrangères. Les « imitations » sont très visibles dans le domaine religieux, avec l'introduction des trappistes en 1705<sup>81</sup>, ou dans le domaine de l'assistance, avec l'intérêt de Côme pour les hôpitaux généraux destinés à renfermer les mendiants qui aboutit à Florence, après un premier projet d'hôpital général, à la création de la congrégation de saint Jean-Baptiste<sup>82</sup>. La proposition a certes suscité quelque confusion, surtout chez ceux qui lient étroitement réformes et Lumières, alors qu'il s'agissait de considérer que Côme III, loin d'enfoncer plus encore la Toscane dans le déclin, avait manifesté une réelle volonté de rompre avec les structures précédentes. Elle a plus récemment abouti à une intéressante proposition de clarification : dans sa contribution à

---

« Il granducato di Toscana tra Sei e Settecento », in Alessandra Contini, Maria Grazia Parri (éd.), *Il Granducato di Toscana e i Lorena nel secolo XVIII*, Florence, Olschki, 1999, p. 3-33. Plus généralement, le réexamen du règne de Côme III a conduit Verga à le considérer comme une période de « pré-réformes » : Id., « Tra Sei e Settecento : un 'età delle pre-riforme ' », *Storica*, I, n.1, 1995, p. 89-121. Il est évident que l'expression, qui ne sera pas reprise par la suite, n'est pas dépourvue d'ambiguïté. Verga ne transforme pas la Toscane en un champ d'expérimentation pionnière, annonciateur des réformes des Lumières, mais propose un moment de réformes, dont la logique est celle du renforcement du pouvoir du prince, selon un modèle discrètement dérivé de l'absolutisme louis-quatorzien. Au même moment, Franco Angiolini, étudiant l'évolution des structures institutionnelles du pouvoir grand-ducal, arrive à une conclusion très proche : « Nella seconda metà del Seicento anche la Toscana medicea sembra così conoscere, pur se con modi e soluzioni peculiari, il trionfo dell'assolutismo analogamente a quanto avveniva nelle altre monarchie del continente europeo », « Dai segretari alle segreterie. Uomini ed apparati di governo nella Toscana medicea », *Società e Storia*, XV, n° 58, 1992, p. 720.

<sup>79</sup> Marcello Verga, « Il Granducato di Toscana tra Sei e Settecento », *op. cit.*, p. 31

<sup>80</sup> Alessandra Contini, « La riforma della tassa delle farine (1670-1680) », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. 241-273.

<sup>81</sup> Riccardo Spinelli, « Cosimo III, Giovan Battista Foggini e l'introduzione dei Cistercensi riformati della Trappa alla badia del Buonsollazzo », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. 363-376.

<sup>82</sup> Daniela Lombardi, « I Gesuiti e il Principe. Il modello francese nella politica dell'assistenza di fine Seicento », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. 523-539. Sur l'application de la réforme et ses suites au cours du siècle, Luigi Cajani, « L'assistenza ai poveri nella Toscana settecentesca », in *Timore e carità. I poveri nell'Italia moderna. Atti del convegno « Pauperismo e assistenza negli antichi stati italiani (Cremona, 28-30 marzo 1980) », éd. par Giorgio Politi, Mario Rosa, Franco Della Peruta, Cremona, Biblioteca statale e libreria civica, 1982, p. 185-210 ; sur le fonctionnement de la congrégation de saint Jean-Baptiste, Stuart J. Woolf, « Charité, pauvreté et structure des ménages à Florence au début du XIXe siècle » *Annales, Economies, sociétés*,*

l'approche politique du *Seicento* toscan, Franco Angiolini articule les diverses analyses en distinguant deux grands moments du règne de Côme III : une période initiale, « absolutiste », voit Côme, à la différence de son prédécesseur, reprendre personnellement la direction du pouvoir et assume une série de réformes qui renforcent le pouvoir grand-ducal<sup>83</sup>, pouvoir qui peut, en plus, désormais compter sur un non négligeable bureaucratie, stable et fortement professionnalisée<sup>84</sup> ; une seconde période s'ouvre en revanche avec les années 1690, marquées par l'essor des conflits à l'échelle européenne ; dès lors Côme développe une autre ligne politique, attentive à préserver la Toscane, à l'extérieur comme à l'intérieur ; tout ce qui pourrait mettre en péril la stabilité de l'Etat et les équilibre socio-politiques est alors écarté, pratique qui, à terme, alimentera « quell'immagine di immobilismo, di debolezza e di inefficienza che si attribuirà agli ultimi decenni di esistenza del granducato mediceo »<sup>85</sup>.

L'approche socio-anthropologique de Marcello Fantoni, fortement liée aux travaux de Sergio Bertelli sur les cours italiennes<sup>86</sup>, s'articule étroitement à l'initiative précédente en ce sens qu'elle contribue elle aussi à un examen critique des catégories historiographiques. Sa contribution porte sur une des caractérisations majeures de la figure de Côme III, celle de « bigottismo » dont les historiens, depuis le XVIIIe siècle, ont souvent affublé le grand-duc<sup>87</sup>. L'analyse comparative de la sacralité de cour, de ses

---

*Civilisations*, XXXIX, 1984, p. 355-382 (trad. italienne in Id., *Porca miseria. Poveri e assistenza nell'età moderna*, Bari, Laterza 1988, p. 150-189).

<sup>83</sup> De ce point de vue, il serait intéressant d'évaluer l'éventuel impact sur Côme, qui a visité la cour de France et rencontré Louis XIV du 5 août au 6 septembre 1669 (cf. Henri Graillot, « Un prince de Toscane à la cour de Louis XIV, en 1669 », in *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Louis Hauvette*, Paris, Hachette, 1935, p. 321-328), de la « prise de pouvoir » de Louis XIV en 1661 ; sur cette transition politique, cf. Pierre Goubert, *L'avènement du roi-soleil, 1661*, Paris, Julliard, 1967.

<sup>84</sup> Robert B. Litchfield, *Emergence of a Bureaucracy. The Florentine Patricians, 1530-1790*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

<sup>85</sup> Franco Angiolini, « Il lungo Seicento (1609-1737) : declino o stabilità », in Elena Fasano Guarini (éd.), *Il principato mediceo..., op. cit.*, p. 73-75 : Angiolini associe de façon subtile « assolutismo » et « prudenza » pour sortir des apories d'un débat désormais rigidifié.

<sup>86</sup> Sergio Bertelli, Franco Cardini, Elvira Garbero Zorzi, *Le corti italiane del Rinascimento*, Milan, A. Mondadori, 1985.

<sup>87</sup> Le trait, que l'on trouve chez les contemporains, est encore présent dans la notice établie par Elena Fasano Guarini pour le *DBI*, vol. XXX, 1984, p. 57-58. La démonstration de Marcello Fantoni se déploie dans un certain nombre de contributions, en particulier « Il bigottismo di Cosimo III : da leggenda storiografica ad oggetto storico », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III..., op. cit.*, p. 389-402 ; « Cosimo III e il crepuscolo della dinastia », dans *La corte del*

liturgies, de ses acteurs et de ses lieux, autour de la chapelle de cour et de son accumulation de reliques et autres objets sacrés, réinsère fortement Florence dans l'ordinaire des cours européennes<sup>88</sup>. Dès lors, le déploiement, à la cour comme dans l'espace urbain, de la religiosité contre-réformiste de Côme III renvoie moins à un trait personnel qu'au caractère des souverains italiens qui, « privi di intrinseci attributi divini, sono impegnati nella spesso affanosa ricerca di surrogati di divinizzazione »<sup>89</sup>. La proposition, qui concerne des questions différentes de celles examinées par Verga, ne s'appuie en rien sur la lecture « réformatrice » de ce dernier, à laquelle elle ne fait d'ailleurs pas référence. Elle se rapproche, en revanche, des interrogations de Waquet autour de l'analyse de l'exercice de la souveraineté dans une monarchie « absolue », à travers d'un côté les ajustements de l'appareil d'Etat et les mécanismes de médiations et de négociations, de l'autre la recherche d'une sacralité propre au pouvoir souverain. Plus récemment, F. Angiolini a proposé d'insérer ces transformations dans un processus de plus longue durée, perceptible tout au long du XVIIe siècle, qui, indépendamment de la seule figure de Côme III, ferait du grand-duc un souverain de plus en plus « dedito a funzioni meramente cerimoniali »<sup>90</sup>.

Ce n'est que plus récemment encore que des recherches ont entrepris de réexaminer les quelque quatre-vingts années qui vont de l'avènement de Ferdinand Ier à celle de Côme III. Les traits caractéristiques des formes de l'exercice du pouvoir mises en œuvre par

---

*Granduca, Forma e simboli del potere mediceo fra Cinque e Seicento*, Rome, Bulzoni, 1994, p. 201-229, et les études connexes : « Il culto dell'Annunziata e la sacralità del potere mediceo », *Archivio storico italiano*, CXLVII, 1989, p. 771-793 ; « I principi nelle cattedrali. Protocollo e rituale », *Imago*, 1991, p. 50-55. Les critiques adressées au colloque par Roberto Bizzocchi, qui y voit « la riabilitazione di Cosimo III, e di tutti i Medici, sul metro dello Stato laico e moderno », « Chiesa, religione, Stato... », *op. cit.*, p. 506, ne tiennent pas compte de l'ensemble des contributions qui soulignent la dimension fortement religieuse de la souveraineté : cf., en particulier, les contributions de Vieri Becagli, « Biografie coeve di Cosimo III », p. 404-418, et de Maria Pia Paoli, « Le ragioni del principe e i dubbi della coscienza : aspetti e problemi della politica ecclesiastica di Cosimo III », p. 497-519.

<sup>88</sup> Pour une présentation de l'historiographie récente des cours, à l'échelle européenne, cf. John Adamson (éd.), *The Princely Courts of Europe. Ritual, Politics and Culture under the Ancien Régime, 1500-1750*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1999, en particulier la présentation de la « court piety » et de l'« eucharistic prince », p. 24-33.

<sup>89</sup> Marcello Fantoni, « Il bigottismo... », *op. cit.*, p. 402.

<sup>90</sup> Franco Angiolini, « Principe, uomini di governo e direzione politica nella Toscana seicentesca », dans *Ricerche di storia moderna IV. In onore di Mario Mirri*, éd. par Giuliana Biagioli, Pise, Pacini, 1995, p. 465.

chaque grand-duc commencent ainsi à se préciser, même si cette période reste encore loin d'être évaluée de façon satisfaisante.

Ferdinand a passé autant de temps à Rome, durant son cardinalat (22 ans) qu'à Florence une fois devenu grand-duc (22 ans)<sup>91</sup>. De ce simple constat découle l'importance de la période romaine, qui a fait l'objet d'un double éclairage : celui qui met en évidence les fastes coûteux de la vie de cour et les réalisations artistiques du mécène<sup>92</sup> ; celui qui insiste sur l'apprentissage, et l'exercice, de la politique et de ses infinies subtilités au cœur d'une « Rome officina di tutte le pratiche del mondo »<sup>93</sup>, sous trois pontifes successifs, Pie V, Grégoire XIII et Sixte Quint. Avec Ferdinand, le cardinal est avant tout un prince, et la politique est au centre de son activité (en témoigne la correspondance régulière, bihebdomadaire, échangée avec le grand-duc son frère), mobilisant des « pratique » quasi-privées pour réussir à constituer un nouveau regroupement au sein du sacré collège, opposé à celui des Farnese, mais aussi des « pratique » internationales, européennes qui, en fort contraste avec le relatif isolement de la cour toscane, font de Rome le « centro del mondo e terreno privilegiato delle 'pratiche' »<sup>94</sup>. Sa forte insertion, très précoce, en cour de Rome est, à suivre la minutieuse démonstration de Stefano Calonacci, le résultat d'une éducation *in situ* remarquablement conçue et réalisée<sup>95</sup>. Ferdinand en retirera un savoir-faire et une maturité politique qui lui permettront, en 1581, de devenir protecteur d'Espagne, puis de

---

<sup>91</sup> Cf. la notice sur Ferdinand Ier par Elena Fasano Guarini pour le *DBI*, vol. 46, 1996, p. 258-278.

<sup>92</sup> Suzanne B. Butters, « Le cardinal Ferdinand de Médicis », in André Chastel (dir.), Philippe Morel (coord.), *La villa Medici*, Rome, Académie de France – Ecole française de Rome, vol. 2, 1991, p. 170-196 ; Philippe Morel, *Le Parnasse astrologique. Les décors peints pour le cardinal Ferdinand de Médicis. Etude iconologique*, in *La villa Médicis...*, vol. 3, 1991. Morel est en particulier attentif aux décors de l'appartement méridional, qui constituent à ses yeux une « grande machinerie politique » (p. 248).

<sup>93</sup> L'expression figure dans une lettre de Ferdinand adressée à François Ier, en mars 1579 ; sur l'action politique de Ferdinand en cour de Rome, . Elena Fasano Guarini, « 'Roma officina di tutte le pratiche del mondo' : Dalle lettere del cardinale Ferdinando de Medici a Cosimo I e a Francesco I », dans Gianvittorio Signorotto, Maria-Antonietta Visceglia (éd.), *La corte di Roma tra Cinque e Seicento. «Teatro» della politica europea*, Rome, Bulzoni, 1998, p. 265-297 ; Stefano Calonacci, « 'Accordar lo spirito col mondo'. Il cardinale Ferdinando de Medici a Roma negli anni di Pio V e Gregorio XIII », *Rivista Storica italiana*, CXII, 2000, p. 5-74.

<sup>94</sup> Elena Fasano Guarini, « 'Roma officina...' », *op. cit.*, p. 289.

<sup>95</sup> Stefano Calonacci, « Ferdinando dei Medici : la formazione di un cardinale principe (1563-1572) », *Archivio storico italiano*, CLIV, 1996, p. 635-690. Cette étude repose sur sa thèse de lauréate, *Ferdinando de' Medici. I primi anni del cardinalato durante i pontificati di Pio IV e Pio V (1563-1572)*, Università di Firenze, Facoltà di Lettere e Filosofia, 1993-1994.

s'imposer, lors des préliminaires au conclave d'avril 1585, comme l'un des principaux acteurs de l'élection de Sixte Quint. Cette vision européenne des équilibres politiques conduira Ferdinand à être le médiateur essentiel du « pardon » d'Henri IV par le pape et un des acteurs importants de la paix de Vervins, avant de négocier avec succès le mariage de Marie de Médicis avec le roi de France. La forte empreinte romaine est ainsi devenue une des clés de compréhension des innovations apportées par Ferdinand, dans la conduite d'une politique internationale, dans le développement et la réglementation de la cour de Florence, sans pour autant rendre compte totalement du caractère à maints égards « conservateur » de son règne, concernant par exemple son usage de la législation ou le maintien d'une forte dimension citadine et florentine dans le dispositif politique grand-ducal<sup>96</sup>.

La phase suivante, de Côme II à la mort de Ferdinand II, reste encore, malgré quelques travaux récents, la plus mal connue du grand-duché médicéen<sup>97</sup>. Quelques traits saillants commencent toutefois à émerger. Le premier concerne l'évolution de l'exercice même du pouvoir. Depuis les années 1560, les grands-ducs avaient mis en place et structuré une « segreteria » qui, un temps renforcé, voit ses pouvoirs s'éroder à partir du règne de Côme II, plus encore de Ferdinand II. Les juristes de la Consulta, créée en 1601, puis les conseillers proches du grand-duc finissent par exercer la réalité du pouvoir. Le prince semble alors se retirer des centres directs de décision, qu'il laisse finalement exercer, sous Ferdinand II, à un groupe de princes du sang et de ministres. Après avoir tourné un temps autour de la figure, très européenne, du « valido » (en la personne d'Orso Pannocchieschi d'Elci), la structure se resserre et se stabilise avec la mise en place, dans les années 1650, d'un Conseil d'Etat<sup>98</sup>. A cette dynamique interne du dispositif de pouvoir il convient aussi d'associer les formes nouvelles de participation aux affaires européennes que Côme II, et plus encore Ferdinand II ont promues en développant une « mobilitazione permanente » des

---

<sup>96</sup> « ...un principe 'conservatore', attenti agli equilibri esistenti, interessato alla stabilità ed al consenso » : Elena Fasano Guarini, « Produzione di leggi... », *op. cit.*, p. 683-684, plus largement, sur Ferdinand, cf. p. 679-687.

<sup>97</sup> Les quelques livres consacrés aux souverains, quoique détaillés, restent souvent superficiels. Cf. en particulier, E. Galasso Calderara, *La Granduchessa Maria Maddalena d'Austria. Un'amazzone tedesca nella Firenze medicea*, Gênes, SAGEP, 1985 ; Alessandro Lazzeri, *Il principe e il diplomatico. Ferdinando II tra il destino e la storia*, Florence, Edizioni Medicee, 1996.

troupes toscanes, à partir de l'expédition réussie de 1613 pour aider Ferdinand II de Gonzague<sup>99</sup>. La dynastie met alors en avant une forte image militaire, qui enrichit et diversifie la dimension maritime que Côme Ier avait installée au cœur du dispositif politique lorsqu'il avait à la fois décidé de développer une flotte de galères, dès 1547<sup>100</sup>, et de fonder en 1561-1562 un ordre chevaleresque dont l'action, à la suite de celui de Malte, se déroulait sur mer<sup>101</sup>. Leur effort militaire se traduit à la fois par l'essor des « bande granducali » – qui permet rapidement à Côme II et à Ferdinand II, d'acquérir, dès les années 1610, une solide image militaire, surtout par rapport aux petits états qui entourent le grand-duché<sup>102</sup> –, par la levée de troupes en Allemagne lors de l'entrée de la Toscane dans la guerre de Trente ans, par l'envoi, enfin, en juillet 1632, des princes Francesco et Mattias, frères du grand-duc, non à la tête de troupes toscanes mais comme officiers « venturieri » directement au service de l'empereur<sup>103</sup>. Ce qui caractérise les dynamiques politiques toscanes est le contraste entre la stabilité interne (malgré une première forte augmentation de la pression fiscale, dans les années 1620-1640) et le fort engagement international, en

---

<sup>98</sup> Franco Angiolini, « Dai segretari alle segreterie... », *op. cit.* ; Id., « Principe, uomini di governo e direzione politica... », *op. cit.* Sa récente synthèse, « Il lungo Seicento... », *op. cit.*, p. 67-72, reprend et systématise ses travaux précédents.

<sup>99</sup> Cette dimension nouvelle a été remarquablement mise en évidence et analysée de façon approfondie par Carla Sodini, *L'Ercole tirreno...*, *op. cit.* (citation : p. 5).

<sup>100</sup> Franco Angiolini, « L'arsenale di Pisa fra politica ed economia : continuità e mutamenti (secoli XV-XVI) », dans Ennio Concina (éd.), *Arsenali e città nell'Occidente europeo*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1987, p. 69-82.

<sup>101</sup> Franco Angiolini, « Politica e organizzazione militare nel principato mediceo : a proposito di una « memoria » di Cosimo I », *Società e Storia*, IX, n. 31, 1986, p. 1-51 ; sur l'action maritime de l'ordre au XVIe siècle, cf. en particulier Id., « Il Granducato di Toscana e il Mediterraneo dopo Lepanto », in *Sardegna, Spagna e Stati italiani nell'età di Filippo II*, a cura di B. Anatra e F. Manconi, Cagliari, AM&D Edizioni, 1999, p. 197-212 ; Id., « Il Granducato di Toscana, l'Ordine di Santo Stefano e il Mediterraneo (secc. XVI-XVIII) », in *Ordens militares : guerra, religião, poder e cultura. Actas do III Encontro sobre Ordens Militares*, I., Lisbonne, Edições Colibri-Camara municipal de Palmela, 1999, p. 39-61 ; Angiolini y démontre comment après Lépante, quand la guerre ouverte quitte la Méditerranée, l'ordre développe une activité prédatrice qui commence à rencontrer des difficultés dans les années 1620. Les galères grand-ducales peinent alors à rester porteuses d'une image militaire, que les Médicis doivent chercher sur le continent et par la guerre terrestre.

<sup>102</sup> Sur les « bande », Franco Angiolini, « Le Bande medicee tra « ordine » e « disordine » », in *Corpi armati e ordine pubblico in Italia (XVI-XIX sec.)*, éd. par Livio Antonielli et Claudio Donati, Soveria Mannelli (Cz), Rubbettino, 2003, p. 9-47 ; sur la participation des « bande » aux combats des années 1610, cf. Carla Sodini, *L'Ercole tirreno...*, *op. cit.*, p. 47-57 ; sur leur participation massive (environ 30 000 hommes) à la guerre de Castro, Franco Angiolini, « Le Bande medicee... », *op. cit.*, p. 20-21.

particulier militaire, tant sur terre que sur mer, qui s'achève avec la fin des initiatives militaires, au lendemain de la guerre de Castro. C'est dans ce contexte que s'affirme à nouveau une ligne politique « prudente », tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du grand-duché, « *attenta agli equilibri italiani e europei* »<sup>104</sup>.

5. Si les discussions récentes sur la nature du principat et de ses dynamiques ont été vives et très ouvertes, elles n'ont pas pour autant pleinement inséré dans leurs argumentaires et leur champ d'investigation le domaine, pourtant très étudié par ailleurs, qui approche le fonctionnement du politique à partir des actes rituels et cérémoniels à la base de la communication politique du pouvoir, plus largement à partir des dispositifs symboliques constitutifs de l'exercice du pouvoir légitime<sup>105</sup>. Ces travaux combinent l'anthropologie juridique dérivée des travaux pionniers de Peter Schramm et d'Ernst Kantorowicz, l'apport de l'école cérémonialiste américaine autour des études de Ralph Giesey et les études iconologiques des historiens de l'art continuateurs d'Aby Warburg. Le dossier historiographique toscan, ouvert dans les années 1960, notamment par les travaux d'Eve Borsook<sup>106</sup>, n'est sans doute pas celui qui a le plus attiré l'attention, même s'il n'a cessé de

---

<sup>103</sup> Carla Sodini, *L'Ercole tirreno...*, *op. cit.*, p. 129-217; sur la participation plus large de soldats toscans aux conflits, cf. plus particulièrement p. 219-250 ; sur leur « numero consistente », p. 251.

<sup>104</sup> Franco Angiolini, « Il lungo Seicento... », *op. cit.*, p. 42-53 (citation, p. 53).

<sup>105</sup> De ce point de vue, la remarque faite il y a vingt ans par Christiane Klapisch-Zuber reste d'actualité : « les rituels de la vie publique ont rarement été intégrés à l'histoire sociale ou politique », « Rituels et pouvoirs d'Etat », in *Culture et idéologie dans la genèse de l'Etat moderne. Actes de la table ronde organisée par le Centre National de la Recherche Scientifique et l'Ecole Française de Rome, Rome, 15-17 octobre 1984*, Rome, Ecole française de Rome, 1985, p. 135. A suivre Anna Maria Testaverde, « Feste Medicee : la visita, le nozze e il trionfo », in Marcello Fagiolo (éd.), *La città effimera e l'universo artificiale del giardino. La Firenze dei Medici e l'Italia del '500*, Rome, Officina Edizioni, 1980, p. 69, le rôle devient de plus en plus important sous les Médicis ; elle souligne en effet « il singolare incremento dato agli spettacoli festivi esprime la volontà di comunicare messaggi di propaganda e di autocelebrazione nello spazio edificante e fantastico della cerimonia ».

<sup>106</sup> Eve Borsook, « Arts and Politics at the Medici Court. I. The Funeral of Cosimo I de' Medici », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XII, 1965, p. 31-54 ; « Arts and Politics at the Medici Court. II. The Baptism of Filippo de' Medici in 1577 », *ibid.*, XIII, 1967, p. 95-114 (avec un supplément, *ibid.*, XIV, 1969, p. 248-250) ; « Arts and Politics at the Medici Court. III. Funeral Decor for Philip II of Spain », *ibid.*, XIV, 1969, p. 91-114 ; « Arts and Politics at the Medici Court. IV. Funeral Decor for Henri IV of France », *ibid.*, XIV, 1969, p. 201-234. Pour l'histoire de l'art, un bilan des premiers travaux et des sources est proposé par Annamaria Petrioli Tofani, « Contributi allo studio degli apparati e delle feste medicee », in *Firenze e la Toscana...*, *op. cit.*, II, p. 645-661 ; pour une réflexion d'ensemble récente, D. Rosenthal, « The Genealogy of Empires. Ritual Politics and State Building in Early Modern Florence », in *I Tatti Studies. Essays in the Renaissance*, 8, 1999, p. 197-234.

s'enrichir au fil des années<sup>107</sup>. Curieusement, les travaux novateurs de Richard Trexler, consacrés pour l'essentiel aux XVe et XVIe siècles<sup>108</sup>, n'ont pas suscité d'enquêtes similaires sur la Florence ducal, ce qui rend plus difficile d'évaluer les formes de captation des rituels publics que les nouveaux grands-ducs ont pu déployer pour entretenir leur légitimité politique sur le système cérémoniel de la Florence républicaine<sup>109</sup>.

Deux grandes lignes interprétatives se retrouvent dans les travaux développés depuis une trentaine d'années : d'un côté, à travers la fête et les grands rituels d'Etat, les Médicis s'efforcent de s'insérer dans une société de cour en plein essor à l'échelle européenne ; de l'autre, les Médicis, dépourvus du sacrement de l'onction royale, recourent à certains rituels pour donner à leur pouvoir une sacralité qui leur fait défaut (ce qui a permis, nous l'avons vu, à Marcello Fantoni de proposer une nouvelle approche du soi-disant "bigotisme" de Côme III).

Parmi les grands rituels d'Etat que les monarchies européennes ont développés à partir de la fin du Moyen Age, les Médicis n'ont pas recouru pour eux-mêmes à l'entrée « solennelle » – cérémonies que les médiévistes, notamment, depuis les années 1960, ont installées au cœur des relations entre le souverain et ses sujets – si ce n'est pour accueillir des souverains ou des princes étrangers<sup>110</sup>. Parmi celles-ci, l'entrée solennelle de Jeanne

---

<sup>107</sup> Silvia Mantini, *Lo spazio sacro della Firenze medicea. Trasformazioni urbane e cerimoniali pubblici tra Quattrocento e Cinquecento*, Florence, Loggia dei Lanzi, 1995. ; cf. également, dans une perspective comparative entre Florence et Venise, Matteo Casini, *I gesti del principe. La festa politica a Firenze e Venezia in età rinascimentale*, Venise, Marsilio, 1996, p. 386-431. L'ouvrage propose une importante bibliographie à la fin du livre, qui ne dénombre pas moins d'une cinquantaine d'études concernant la Florence des XVIe et XVIIe siècles.

<sup>108</sup> Parmi une œuvre importante, signalons tout particulièrement *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980 ; cf. la longue note critique de Philippe Braunstein et Christiane Klapisch-Zuber, « Florence et Venise : les rituels publics à l'époque de la Renaissance », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, XXXVIII, 1983, p. 1110-1124 ; ces derniers soulignent clairement que pour Trexler, « le rituel ne suit pas, il précède et crée l'ordre politique » (p. 1117).

<sup>109</sup> Pour un essai d'examen à long terme, cf. Jean Jacquot, « Dalla festa cittadina alla celebrazione medicea. Storia di una trasformazione », *Quaderni di Teatro*, II, n.7, mars 1980, p. 9-22. Des éléments se trouvent dans les deux livres de Matteo Casini, *I gesti del principe...*, *op. cit.*, et de Silvia Mantini, *Lo spazio sacro...*, *op. cit.*

<sup>110</sup> Les entrées solennelles à Florence sont le fait de souverains « étrangers », comme le pape ou l'empereur : Ilaria Ciseri, *L'ingresso trionfale di Leone X in Firenze nel 1515*, Florence, Olschki, 1990 ; V. Cazzato, « Vasari e Carlo V : l'ingresso trionfale a Firenze nel 1536 », in *Giorgio Vasari : tra decorazione ambientale e storiografia artistica. Convegno di studi (Arezzo, 8-10 ottobre 1981)*, éd. par Gian Carlo Garfagnini, Florence, Olschki, 1985, p. 179-204 ; Michel Plaisance, « L'entrée de Charles Quint à Florence », *L'Art italien*, V, 1998-1999, p. 29-35, et « L'entrée de Charles Quint à Florence en 1536 :

d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand Ier, le 16 décembre 1565, avant d'épouser Francesco de' Medici<sup>111</sup>, n'est pas séparable des autres cérémonies qui permettent de mettre en scène à la fois l'affirmation dynastique des Médicis et la proclamation de la supériorité florentine, sur les plans religieux, culturels mais aussi militaires et financiers. Ce sont les mariages princiers qui ont fait l'objet des études les plus nombreuses et les plus précises, depuis le mariage de Côme Ier jusqu'à celui du futur Côme II<sup>112</sup>. Si les baptêmes attirent

---

**les témoignages croisés d'Anton Francesco Grazzini et de Giorgio Vasari », in *L'actualité et sa mise en écriture aux XVe-XVIIe et XVIIIe siècles. Espagne, Italie, France et Portugal*, Pierre Civil et Danielle Boillet (éd.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 109-120.** Pour les itinéraires urbains de ces entrées, Anna Maria Testaverde, « La decorazione festiva e l'itinerario di « rifondazione » della città negli ingressi trionfali a Firenze tra XV e XVI secolo », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XXXIV, 1988, p. 323-352, II, *ibid.*, XXXV, 1990, p. 166-195.

<sup>111</sup> Anna Maria Testaverde, « Una fonte iconografica francese di Don Vincenzo Borghini per gli apparati del 1565 », *Quaderni di Teatro*, I, 1980, p. XXX ; Rick A. Scorza, « Vincenzo Borghini and *Invenzione* : the Florentine *apparato* of 1565 », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, XLIV, 1981, p. 57-75 ; Philippe Morel, « Portrait éphémère et théâtre de mémoire dans les Entrées florentines (1565 et 1589) », in Augusto Gentili, Philippe Morel, Claudia Cieri-Via (éd.), *Il ritratto e la memoria. Materiali*, Rome, Bulzoni, vol. 2, 1992, p. 285-333 ; M. A. Katritzky, « The Florentine *Entrata* of Joanna of Austria and the other *Entrate* described by a Germann Diary », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, LIX, 1996, p. 148-173 (il s'agit du journal du prince Ferdinand de Bavière, second fils du duc Albrecht) ; Id., « A German Description of the Florentine *Intermedi* of 1565 », *Italian Studies*, LIII, 1997, p. XXX . Ces études renvoient à la bibliographie antérieure. Pour l'arrivée de Marie Madeleine d'Autriche, Anna Maria Testaverde, « 1608 : L'ingresso a Firenze di Maria Maddalena d'Austria », *Città e Regione*, nn. 8-9, 1979, p. 170-192. Notons que ces deux entrées solennelles sont liées à des mariages princiers, ceux de Francesco et de Cosimo de' Medici.

<sup>112</sup> Pour le mariage de Côme : Andrew Minor, Bonner Mitchell, *A Renaissance Entertainment : Festivities for the Marriage of Cosimo I, Duke of Florence, in 1539*, Columbia-Missouri, University of Missouri Press, 1968 ; H. W. Kaufmann, « Art for the Wedding of Cosimo de' Medici and Eleonora of Toledo (1539) », *Paragone*, XXI, n. 243, 1970, p. 52-67 ; Elvira Garbero Zorzi, « Le 'nozze medicee' del 1539 e le forme teatrali del principato », dans *La fête et l'écriture : théâtre de cour, Cour-Théâtre en Espagne et en Italie, 1450-1530*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 1985, p. 277-291 ; Claudia Rousseau, « The Pageant of the Muses at the Medici Wedding of 1539 and the Decoration of the Salone dei Cinquecento », dans *all the World is a Stage. Art and pageantry in the Renaissance and baroque*, éd. par B. Wisch et S. Scott Munshower. Papers in Art History from the Pennsylvania State University, VI, University Park, 1990, p. XXX ; ; pour le mariage de Francesco, cf. la note précédente ; pour le mariage de Ferdinand : Phyllis Dearborn Massar, « A Set of Prints and a Drawing for the 1589 Medici Marriage Festival », *Master Drawing*, 1, 1975, p. ; Anna Maria Testaverde, « Il ruolo della soprintendenza granducale nell'organizzazione delle feste fiorentine del 1589 », *Quaderni di Teatro*, IV, n.17, 1982, p. 69-83 ; James M. Saslow, *The Medici Wedding of 1589 : Florentine Festival as Theatrum Mundi*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1996 ; pour le mariage du futur Cosimo II : Tim Carter, « A Florentine Wedding of 1608 », *Acta Musicologica*, LV, 1983, p. 89-107.

Les analyses ont bien souligné l'importance diplomatique des mariages, et le rôle des rituels pour montrer l'appartenance des Médicis aux principales maisons souveraines. Le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV en 1600 a, de ce point de vue, joué un rôle majeur : Sara Mamone, « Feste e spettacoli a Firenze e in Francia per le nozze di Maria de' Medici con Enrico IV », *Quaderni di Teatro*, II, n.7, mars 1980, p. 206-228 ; P. Marchi, « Le feste fiorentine per le nozze di Maria de' Medici nell'anno 1600 », in *Rubens*

moins l'attention<sup>113</sup>, les obsèques ont plus récemment été l'objet d'études, centrées non seulement sur les rituels funèbres destinés à exalter la sacralité du pouvoir et la continuité dynastique<sup>114</sup>, mais aussi sur l'intense production d'éloges du prince à travers lesquels peut se construire et se transformer le portrait que ceux qui gouvernent entendent proposer d'eux-mêmes aussi bien à leurs sujets qu'aux autres souverains européens<sup>115</sup>. La période, de ce point de vue, présente un fort contraste. Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les Médicis – « sulla base degli esempi europei », souligne Matteo Casini –, auraient développé les obsèques pour en faire « un rituale atto a inglobare ed esprimere simbolicamente la successione dinastica » ; à partir de 1609 et de la mort de Ferdinand I<sup>er</sup>, au contraire, le retour à une certaine simplicité reconduit à la ritualité funèbre du Quattrocento, comme si désormais la dynastie était constituée et qu'il était possible ou nécessaire de réaffirmer fortement la dimension florentine de la famille grand-ducale, alors même que disparaît toute référence à la République<sup>116</sup>. Les éloges funèbres, et non plus les rituels, assumeraient-ils alors seuls l'essentiel de la dimension politique des funérailles ?

---

*e Firenze*, éd. par Mina Gregori, Florence, La Nuova Italia, 1983, p. 85-101 ; S. Mamone, *Firenze e Parigi, due capitali dello spettacolo per una regina, Maria de' Medici*, Milan, A. Pizzi, 1987.

<sup>113</sup> Pour la famille Médicis, en complément à l'étude de Eve Borsook, déjà citée, Anna Maria Testaverde, « Nota sul Battesimo della Principessa Eleonora (1568) », in *La città effimera...*, *op. cit.*, p. 213-214 ; Saverio Balli, A. M. Testaverde, « Il Battesimo del Principe Filippo (1577). Due ipotesi di ricostruzione degli apparati », *ibid.*, p. 215-217.

<sup>114</sup> Pour la description des rites funèbres organisés lors de la mort du premier grand-duc, Côme I<sup>er</sup>, qui constituent le point de départ des liturgies funèbres florentines à venir, en plus de l'étude d'Eve Borsook, déjà citée, cf. Claudia Conforti, « Feste Medicee : il battesimo, le esequie, l'apoteosi », in *La città effimera...*, *op. cit.*, p. 109-118 ; S. Pietrosanti, « 'I due corpi del morto e del vivo principe'. I funerali di Cosimo nella Firenze medicea », in *Gli occhi di Alessandro. Potere sovrano e sacralità del corpo da Alessandro Magno a Ceaucescu*, éd. Par Sergio Bertelli et C. Grottanelli, Florence, Ponte alle Grazie, 1990, p. 88-100. Pour l'évolution des rituels funèbres, M. Casini, *I gesti del principe...*, *op. cit.*, p. 73-106.

<sup>115</sup> Pour une approche d'ensemble du corpus des éloges funèbres des grands-ducs, Franco Angiolini, « I principi e le armi : i Medici granduchi di Toscana e gran maestri dell'ordine di S. Stefano », in *Il « Perfetto capitano ». Immagini e realtà (secoli XV-XVIII). Atti dei seminari di studi, Georgetown University a Villa « Le Balze ». Istituto di Studi Rinascimentali di Ferrara, 1995-1997*, éd. par Marcello Fantoni, Rome, Bulzoni, 2001, p. 183-218. Le corpus reconstitué par Angiolini est considérable : il comporte 29 éloges de Côme I<sup>er</sup>, 13 pour François I<sup>er</sup>, 13 pour Ferdinand I<sup>er</sup>, 19 pour Côme II, 2 pour Ferdinand II, 9 pour Côme III, 4 enfin pour Jean Gaston, soit 89 éloges au total. Deux études de cas, l'une plus précoce : John M. McManamon, « Marketing a Medici Regime : The Funeral Oration of Marcello Virgilio Adriani for Giuliano de' Medici (1516) », *Renaissance Quarterly*, XLIV, 1991, p. 1-41 ; l'autre plus tardive : Mario Rosa, « Morte e trasfigurazione di un sovrano : due orazioni per Cosimo III », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III*, *op. cit.*, p. 419-436.

<sup>116</sup> Matteo Casini, *I gesti...*, *op. cit.*, p. 79-94.

Ou bien les rituels grand-ducaux déserteraient-ils l'espace urbain, pour laisser la place à « l'affermarsi della corte granducale come luogo privilegiato delle espressioni cerimoniali »<sup>117</sup> ? Une réponse adéquate nécessiterait une étude des grands rituels politiques au XVIIIe siècle qui sont encore un domaine presque totalement inexploré<sup>118</sup>.

Le détournement des sacralités civiques par les nouveaux souverains et à leur profit est l'autre versant de la ritualisation politique de l'exercice du pouvoir. Les rituels qui sont ici mobilisés n'appartiennent pas aux grandes cérémonies monarchiques qui se retrouvent dans de nombreux états européens mais s'inscrivent au contraire dans les dimensions, fortement locales, de l'espace civique. En particulier, la sacralisation des grands-ducs passe par une privatisation de l'accès à la fameuse Madone de l'Annunziata, au centre d'un fort culte citadin à la Renaissance. A suivre Marcello Fantoni, c'est au début du XVIIIe siècle que les Médicis réussissent à faire de l'Annunziata une sorte de chapelle de cour et à obtenir le monopole du recours à l'image sacrée la plus puissante de la ville<sup>119</sup>.

Il resterait à examiner les rituels nouveaux qui se mettent en place durant le principat. Ils tendent tous à souligner la place centrale occupée par le souverain dans l'espace politico-symbolique, de la ville comme de l'Etat. A partir de 1592, le grand-duc Ferdinand accorde tous les ans une dot à des jeunes filles pauvres de l'ensemble de l'état pour permettre leur mariage ; toutes doivent se rendre à Florence pour recevoir la donation et, le matin de la cérémonie, une vaste procession, accompagnée par des dames de la noblesse florentine invitées par le grand-duc, conduit les jeunes filles de l'hôpital de San Paolo – choisi par Ferdinand I pour gérer l'ensemble de la politique charitable des Médicis –, place santa Maria Novella, jusqu'aux diverses églises citadines où se déroulait la cérémonie religieuse. Même si le grand-duc ne semble pas avoir été présenté, c'est bien sa

---

<sup>117</sup> Matteo Casini, *I gesti...*, *op. cit.*, p. 224 et, plus généralement, p. 237-241.

<sup>118</sup> Les quelques travaux disponibles, déjà anciens, portent principalement sur les fêtes : Fabia Borroni Salvadori, « Cerimonie e feste sotto gli ultimi Medici, 1640-1743 », *Antichità viva*, XIII, 1974, n.3, p. 48-60 ; B. Riederer-Grohs, « Fest e apparati », dans *Gli ultimi Medici. Il tardo barocco a Firenze, 1670-1743*, Florence-Detroit, Centro Di, 1974, p. 478-509 ; Id., *Florentinische Feste des Spätbarock. Ein Beitrag zur Kunst am Hof der letzten Medici, 1670-1743*, Francfort-sur-le-Main, Haag und herchen, 1978.

<sup>119</sup> Marcello Fantoni, « La Madonna dell'Annunziata e la sacralità medicea », in Id., *La corte del Granduca. Forma e simboli del potere mediceo fra Cinque e Seicento*, Rome, Bulzoni, 1992, p. 171-199.

charité, à travers l'ensemble des territoires qu'il gouverne, qui est ici mise en scène<sup>120</sup>. Le rituel de la prestation de serment du Sénat au grand-duc n'est jusqu'à présent connu qu'à travers un dossier iconographique (un tableau achevé par le portraitiste de cour Just Sustermans en 1626 et trois esquisses) qui documente le serment de fidélité au jeune Ferdinand II, peu après la mort de son père en 1620<sup>121</sup>. La préoccupation que révèle le tableau renvoie, au-delà des pratiques de la dynastie, au moment de la régence de Côme II qui entend affirmer le principe monarchique, la force de la cour et de la noblesse titrée qui la peuple et qui a désormais droit à participer au gouvernement de la cité<sup>122</sup>.

Avec l'utilisation et la manipulation des images, il s'agit également d'un phénomène qui dépasse largement la Toscane et s'insère, lui aussi, dans un espace largement européen. Plus encore que les formes des rituels politiques, ce vaste domaine n'est guère fréquenté par les historiens du politique<sup>123</sup>. Ces questions ont souvent été approchées en termes de propagande<sup>124</sup> : « propagande visuelle », « message politique », ces expressions reviennent régulièrement dans les études d'iconologie politique, qui associent fréquemment l'étude des œuvres et l'analyse des programmes littéraires – œuvres

---

<sup>120</sup> Les dotes grand-ducales ont fait l'objet, dans les années 1990, d'une enquête approfondie par Maria Fubini Leuzzi ; signalons, en particulier, « Appunti per lo studio delle doti granducali », *Ricerche storiche*, XX, 1990, p. 339-366 ; « Protezione del matrimonio e assistenza femminile : aspetti disciplinanti delle doti di carità in Toscana in età moderna », *Archivio storico italiano*, CLVI, 1998, p. 479-501. L'ensemble des résultats a été publié dans « *Condurre a onore* ». *Famiglie, matrimonio e assistenza dotale a Firenze in età moderna*, Florence, Olschki, 1999. Une rapide évocation de la procession in « Caratteri della nuzialità femminile in Toscana nell'età di Cosimo III attraverso lo studio delle doti granducali », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età du Cosimo III...*, op. cit., p. 83-84.

<sup>121</sup> Marco Chiarini, « Giusto Sustermans : il Giuramento di fedeltà del Senato fiorentino a Ferdinando de' Medici », *Bollettino d'Arte*, LXIX, mai-juin 1984, p. 77-84 ; quelques éléments complémentaires in Caroline Callard, « La fabrication de la dynastie médicéenne », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit., p. 406-407.

<sup>122</sup> Quelques éléments dans Jean Boutier, « Una nobiltà urbana in età moderna. Aspetti della morfologia sociale della nobiltà fiorentina », *Dimensioni e problemi della Ricerca storica. Rivista del Dipartimento di studi storici dal medioevo all'età contemporanea dell'Università 'La Sapienza' di Roma*, 1993, n°2, p. 141-159 ; « Ricerche sulla nobiltà fiorentina nel secolo XVII », in *Atti della Società Leonardo da Vinci, 1993-1999*, Florence, Società Leonardo da Vinci – Centro editoriale toscano, 2000, p. 293-304.

<sup>123</sup> De ce point de vue, il faut noter la proposition de Marcello Fantoni, « Il potere delle immagini. Riflessioni su iconografia e potere nell'Italia del Rinascimento », *Storica*, I, n. 3, 1995, p. 43-72.

<sup>124</sup> Une critique très judicieuse de cette conceptualisation et de ses insuffisances a été développée par Paul Veyne, « Lisibilité des images, propagande et appareil monarchique dans l'Empire romain », *Revue*

d'un « iconologo » comme Giorgio Vasari<sup>125</sup>, Vincenzo Borghini<sup>126</sup> ou Bernardo Buontalenti<sup>127</sup> – qui sont au départ de la commande. Or ces travaux sont une contribution majeure à l'histoire politique des débuts du principat, dès lors qu'ils mettent en évidence les infléchissements ou les transformations des programmes iconographiques sollicités par Côme Ier et ses successeurs. Dans son étude des appareils pour l'entrée de Jeanne d'Autriche en 1565, du plafond du Salone de Cinquecento et de la façade des Offices, H. Th. van Veen a ainsi souligné comment, après avoir glorifié Côme en tant que fondateur d'un nouvel état toscan, les programmes des années 1560 insistent au contraire sur la continuité entre l'ancienne république et le nouveau principat, présenté comme ayant réussi à réaliser les attentes du précédent régime politique<sup>128</sup>. La lecture est sans doute plus

---

*historique*, CCCIV, 2202, p. 3-30 ; toutes les études qui seront examinées par la suite relèvent à l'évidence du seul « appareil monarchique ».

<sup>125</sup> Cf. par exemple les études réunies par Philip Jacks (éd.), *Vasari's Florence : Artists and Literati at the Medicean Court*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 ; Paola Tinagli, « The Identity of the Prince : Cosimo de' Medici, Giorgio Vasari and the *Ragionamenti* », dans Mary Rogers (éd.), *Fashioning Identities in Renaissance Arts*, Londres-Ashgate, Aldershot, 2000, p. 189-196.

<sup>126</sup> Les travaux récents ont profondément renouvelé le portrait riche et complexe de cette figure centrale, à côté de Giorgio Vasari, du règne de Côme Ier : ils ont mis en valeur la diversité des domaines d'intervention et la richesse des contributions (érudition philologico-historique, conception des programmes festifs et iconographiques, administration d'institutions majeures, vie de cour...). Les travaux de Rick A. Scorza ont joué un rôle essentiel : cf. par exemple, « Borghini and the Florentine Academies », in *Italian Academies of the Sixteenth Century*, D. S. Chambers et F. Quiviger (éd.), Londres, The Warburg Institute, 1995, p. 137-152. Cf. également Anna Maria Testaverde, « La biblioteca erudita di don Vincenzo Borghini », dans *Firenze e la Toscana dei Medici...*, *op. cit.*, II, p. 611-643 ; Robert Williams, « Notes by Vincenzo Borghini on Works of Art in San Gimignano and Volterra : a Source for Vasari's 'Lives' », *The Burlington Magazine*, CXXVII, 1985, p. 17-21 ; John R. Woodhouse, « Vincenzo Borghini's View of Charlemagne's Empire », *Viator*, XIX, 1988, p. 355-375 ; Barbara Affolter, « Vincenzo Maria Borghini, monaco e bibliofilo », *Archivio storico italiano*, CLII, 1994, p. 767-786 ; John R. Woodhouse, « Borghini and the foundation of the Accademia della Crusca », dans *Italian Academies...*, *op. cit.*, p. 165-174 ; Philip Gavitt, « Charity and State Building in Cinquecento Florence : Vincenzo Borghini as Administrator of the Ospedale degli Innocenti », *Journal of Modern History*, LXIX, 1997, p. 230-270 ; *Vincenzo Borghini : filologia e invenzione nella Firenze di Cosimo I*, éd. par Gino Belloni et Riccardo Drusi, Florence, Olschki, 2002. Une présentation des travaux les plus récents, y compris le colloque tenu à Florence en mars 2002, dont les actes sont encore inédits, figure dans Alessandro d'Alessandro, « Vincenzo Borghini tra filologia e invenzione », *Archivio storico italiano*, CLXI, 2003, p. 141-144.

<sup>127</sup> Sur le rôle de Buontalenti dans l'organisation des fêtes de cour, Sara Mamone, *Il teatro nelle Firenze medicea*, Milan, Mursia, 1981, p. 59-81.

<sup>128</sup> Cf. en particulier Henk Th. Van Veen, « Art and Propaganda in Late Renaissance and Baroque Florence : The Defeat of Radagaisus, King of the Goths », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, XLVII, 1984, p. 106-116 ; Id., *Letteratura artistica e arte di corte nella Firenze granducale. Studi vari*, Florence, Istituto universitario olandese di storia dell'arte, 1986 ; Id., « Republicanism in the visual Propaganda of Cosimo I de' Medici », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, LV, 1992, p. 200-209 ; Id., « 'Republicanism', not 'triumphalism' : on the Political Message of Cosimo I's Sala Grande »,

complexe : à suivre la lecture iconologique faite par Roger J. Crum de la statue de Côme Ier par Vincenzo Danti, installée en 1585 au centre de la façade des Offices, la lutte politique que mène Côme pour obtenir un titre d'abord royal, finalement grand-ducal, le conduit, face aux résistances de Philippe II d'Espagne, à développer la référence iconographique à Auguste, considéré à la fois comme le fondateur de Florence et le premier empereur romain. Mais en même temps, Côme avait commandé les statues d'hommes illustres de Florence pour les vingt-six niches qui ornaient la façade : « the mantle of Florentine republicanism had been both assumed and subsumed by the neo-augustean order of Cosimo I de' Medici »<sup>129</sup>. Au total, l'iconographie pourrait rendre visible la « historical inevitability » de l'arrivée au pouvoir des Médicis<sup>130</sup>.

A l'époque de Côme, les programmes devaient toujours se conformer à la « verità del fatto », comme le duc l'avait indiqué à Borghini dans une lettre de novembre 1564. Les *apparati* des fêtes, jusqu'au début du XVIIe siècle, ne font dès lors intervenir que des ancêtres de la famille ducal et des événements « historically documented », selon Van Veen<sup>131</sup>. Un tel constat concorde parfaitement avec les analyses de Roberto Bizzocchi, qui souligne que les « généalogies incroyables » ne concernent que marginalement le monde aristocratique toscan<sup>132</sup>. Ce n'est qu'au cours du XVIIe siècle que les grands-ducs commencent à exploiter les incertitudes et les lacunes documentaires de l'histoire ancienne de Florence : faut-il considérer que l'insertion par Gabriello Chiabrera dans son poème *Firenze*, publié en 1615 et dédié à Côme II, d'un mythique « Cosmo », ancêtre des Médicis et responsable de la reconstruction de Florence après sa destruction par Totila, marque un tournant décisif ? Au milieu du siècle, c'est désormais à la demande du grand-duc Ferdinand II lui-même que le poète de cour Giancarlo Coppola composera son *Il Cosmo o*

---

*Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XXXVII, 1993, p. 475-480 ; Id., « Circles of Sovereignty : The Tondi of Sala Grande in Palazzo Vecchio and the Medici Crown », dans Philip Jacks (éd.), *Vasari's...*, *op. cit.*, p. 206-219.

<sup>129</sup> Roger J. Crum, « 'Cosmos, the World of Cosimo'. The Iconography of the Uffizi Façade », *The Art Bulletin*, LXXI, 1989, p. 237-253 (citation : p. 251).

<sup>130</sup> Roger J. Crum, « Cosmos... », *op. cit.*, p. 253.

<sup>131</sup> Henk Th. Van Veen, « Art and Propaganda... », *op. cit.*, p. 108, 117.

<sup>132</sup> Roberto Bizzocchi, *Genealogie incredibili. Scritti di storia nell'Europa moderna*, Bologne, Il Mulino, 1995.

*vero l'Italia trionfante*<sup>133</sup>. Si, comme le suggère Matteo Casini, la République disparaît, à partir du début du XVIIe siècle, des « simbologie urbano-cerimoniali », si le peuple ne participe plus aux fêtes politiques<sup>134</sup>, c'est que l'espace politique, celui où se construit et fonctionne le pouvoir politique des Médicis, s'est transformé, qu'il a délaissé la ville pour se redéployer désormais totalement à travers le monde de la cour.

Ces dernières remarques conduisent à dépasser une analyse strictement iconologique, c'est-à-dire tournée vers l'analyse de la signification des œuvres, pour concevoir l'art comme « an instrument of statecraft », dont le duc attend, entre autres, qu'il puisse « to shape the attitude of the populace »<sup>135</sup>.

Depuis déjà de nombreuses années, les travaux de Philippe Morel se sont efforcés de compliquer la lecture iconologique des commandes du prince, dont il n'entend pas se satisfaire. Une des premières mises en œuvres de sa proposition a concerné le *Studiolo* de Francesco ; sans ignorer « la kyrielle des références livresques », il entend remplacer la question du sens de l'œuvre par celle de son régime ; l'« économie sémantique » laisse ainsi la place à une « économie politique », c'est-à-dire la façon dont l'œuvre d'art est une des ressources politiques qui contribuent à plein titre à l'exercice du pouvoir<sup>136</sup>. De la même façon, la reprise du dossier des représentations du pouvoir a récemment permis à Philippe Morel d'aborder d'une part les images du territoire, et les usages pratiques et symboliques de la cartographie de l'état, d'autre part les images du prince. Le glissement qui conduit,

---

<sup>133</sup> Florence, Stamperia granducale, 1650 ; cf. Henk Th. Van Veen, « Art and Propaganda... », *op. cit.*, p. 115-116.

<sup>134</sup> M. Casini, *I gesti del principe...*, *op. cit.*, p. 237-242.

<sup>135</sup> Cette approche a été formulée clairement par l'article pionnier de Kurt W. Forster, « Metaphors of Rule. Political Ideology and History in the Portraits of Cosimo I de' Medici », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XV, 1971, p. 65-103. Les portraits des souverains toscans ont depuis fait l'objet d'études approfondies : Paul William Richelson, *Studies in the Personal Imagery of Cosimo I de' Medici, Duke of Florence*, New York, Garland Publishers, 1978 ; Janet Cox-Rearick, *Dynasty and Destiny in Medici Art : Pontormo, Leo X and the two Cosimos*, Princeton, Princeton University Press, 1984 ; Karle Langedijk, *The Portraits of the Medici, 15th-18th Centuries*, Florence, Studio per Edizioni Scelte, 3 vol., 1981-1987 ; Mary Weitzel Gibbons, « Cosimo's Cavallo : a Study in Imperial Imagery », in Konrad Eisenbichler (éd.), *The Cultural Politics...*, *op. cit.*, p. 77-102. La question vient d'être reprise par Philippe Morel, « Portraits et images du prince à Florence au XVIe siècle », in Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, *op. cit.*, p. 381-398.

<sup>136</sup> Philippe Morel, « Le Studiolo de Francesco I de' Medici et l'économie symbolique du pouvoir au Palazzo Vecchio », in *symboles de la Renaissance*, II, *arts et Langage*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1982, p. 187-205, 254-258.

tout au long des années 1530-1590, du langage symbolique des personnifications, avec ou sans armes et enseignes – « l’abstraction allégorique » –, ou du langage pictural de la veduta urbaine — le « réalisme vedutiste » – pour associer aux princes les villes qui composent son territoire, aux représentations cartographiques de l’Etat, scientifiquement construites – auxquelles ont également recours plusieurs états italiens dans les années 1570 –, met en évidence une appropriation du territoire qui donnerait « à voir la genèse de l’Etat moderne »<sup>137</sup>. A partir des fonctions majeures des portraits princiers – dynastique, militaire et étatique –, il peut également proposer de « dessiner une évolution qui a directement affaire à la constitution de l’Etat toscan et à la définition politique de son souverain »<sup>138</sup>. Saisies dans leurs dynamiques, les images deviennent ainsi un des outils de la construction symbolique de l’Etat et du pouvoir princier. Elles sont prises, selon Morel, dans une transformation majeure : l’économie symbolique du pouvoir, où « la justification, l’exaltation, la glorification du prince à travers tout un système d’allusions, de références et d’analogies plus ou moins subtiles, ressortissant à la pensée des similitudes » comportait une forte dimension ésotérique, cède la place, dans les dernières décennies du XVIe siècle, à « un nouveau rituel politique, qui est celui de l’exposition des richesses artistiques »<sup>139</sup>. C’est le moment où s’organise, à partir de 1582, une première publicité des collections grand-ducales<sup>140</sup>, où le collectionnisme et le mécénat artistique tournés vers l’accumulation et la conservation d’œuvres d’art l’emportent sur les usages politiques plus immédiats de la commande princière<sup>141</sup>. Est-ce là une des raisons essentielles qui pourraient rendre compte

---

<sup>137</sup> Philippe Morel, « L’Etat médicéen au XVIe siècle : de l’allégorie à la cartographie », *Mélanges de m’Ecole française de Rome – Italie Méditerranée*, CV, 1993, p. 93-131 (citation : p. 96).

<sup>138</sup> Philippe Morel, « Portraits et images... », *op. cit.*, p. 381.

<sup>139</sup> Philippe Morel, « Le Studiolo de Francesco I de’ Medici... », *op. cit.*, p. 204-205.

<sup>140</sup> Sur l’histoire de la Galerie des Offices, Paola Barocchi et Giovanna Ragionieri (éd.), *Gli Uffizi : quattro secoli di una galleria : atti del convegno internazionale di studi (Firenze 20-24 settembre 1982)*, Florence, Olschki, 1983, vol. 2.

<sup>141</sup> La publication de nouvelles sources inédites, une série d’enquêtes systématiques portant sur les grands-ducs de Côme Ier à Ferdinand II, et élargis à la famille princière, ont complètement renouvelé ce domaine, il t y a peu de temps encore totalement inconnu. A se limiter aux principales publications, pour les collections artistiques, *Collezionismo mediceo, Cosimo I., Francesco I. e il Cardinale Ferdinando : documenti 1540-1587*, éd. par Paola Barocchi et Giovanna Gaeta Bertela, Modène, Panini, 1993 ; *Da Cosimo I. a Cosimo 2., 1540-1621*, éd. par Paola Barocchi et Giovanna Gaeta Bertela, Florence, SPES, 2002, 2 v. ; le cardinal Leopoldo de’ Medici a fait l’objet d’une étude approfondie : *Il cardinal Leopoldo : Archivio del collezionismo mediceo*, sous la direction de Paola Barocchi, Milan, R. Ricciardi : 1. *Rapporti*

de la quasi-absence d'enquête iconologique sur la Florence du XVII<sup>e</sup> siècle ? Ou faut-il y voir, plus simplement, la conséquence de la focalisation bien connue des travaux d'histoire de l'art sur la Florence de la Renaissance ? Les travaux sur le *Seicento* florentin ont commencé, il est vrai, à inventorier un domaine longtemps ignoré, et ont connu un vif essor, dont il ne nous appartient pas ici de rendre compte en tant que tel<sup>142</sup>.

Considérés dans leur ensemble, et suivis dans leurs dynamiques, rites, symboles et images, au-delà même de l'exercice du pouvoir, ont constitué des ressources essentielles pour permettre aux Médicis de s'affirmer, sur la scène locale comme à l'échelle de l'Europe des princes, comme une dynastie. A côté d'une politique d'alliance avec les principales maisons souveraines d'Europe et l'élaboration de solutions juridiques adéquates, c'est la mise en place, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et durant les premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, d'un système cérémonial complexe, autour des funérailles, du serment des sénateurs et la prise d'habit de grand-maître de l'ordre de saint Etienne, qui a plus particulièrement permis de proclamer le principe de la continuité dynastique<sup>143</sup>. On peut dès lors s'étonner de la faible prise en considération de ces éléments essentiels dans les débats récents sur les dynamiques politiques du grand-duché. Si l'attention renouvelée portée aux constructions juridiques a constitué un élément décisif, le relatif manque

---

*con il mercato veneto*, éd. par Miriam Fileti Mazza et Giovanna Gaeta Bertela, 1987 ; 2. *Rapporti con il mercato emiliano*, éd. par Miriam Fileti Mazza, 1993 ; 3. *Rapporti con il mercato romano*, éd. par Miriam Fileti Mazza, 1998 ; 4. *Rapporti con il mercato di Siena, Pisa, Firenze, Genova, Milano, Napoli e altri centri minori*, éd. par Miriam Fileti Mazza, 2000 ; Leopoldo est aussi au centre des deux ouvrages importants d'Edward Goldberg, *Patterns in Late Medici Art Patronage*, Princeton, Princeton University Press, 1983, et *After Vasari. History, Art and Patronage in Late Medici Florence*, Princeton, Princeton University Press, 1988 ; ce dernier ouvrage élargit la question du mécénat princier au renouveau de l'histoire de l'art dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, avec la critique de l'approche vasarienne et la formulation d'une nouvelle approche, plus satisfaisante pour une dynastie qui ne peut confiner son action artisitique à celle de son fondateur ; d'où l'étude des relations entre Leopoldo et Filippo Baldovinetti, auteur d'une somme biographique sur les peintres et artistes florentins destinée à remplacer les *Vite* de Vasari. Sur le mécénat de son frère Giovan Carlo (1611-1663), Silvia Mascacchi, « Anticipazioni sul mecenatismo del cardinale Giovan Carlo de' Medici e suo contributo alle collezioni degli Uffizi », dans *Fonti e documenti. Gli Uffizi: quattro secoli di una galleria. Atti del Convegno Internazionale di Studi (Firenze 20-24 settembre 1982)*, Florence, Olschki, 1982, p. 41-82; Id., « Giovan Carlo de' Medici : an Outstanding but Neglected Collector in seventeenth Italy », *Apollo*, CXX, n. 272, 1984, p. 268-272.

<sup>142</sup> Rappelons qu'un des moments essentiels a été l'organisation de la grande exposition de Florence (décembre 1986-mai 1987), dont les trois volumes du catalogue constituent toujours un incomparable instrument de travail : *Il Seicento fiorentino. Arte a Firenze da Ferdinando I a Cosimo III* : I. *Pittura* ; II. *Disegno/Incisione/Scultura/Arti minori* ; III. *Biografie*, Florence, Cantini, 3 vol.

d'intérêt pour les rituels et les usages politiques de l'image met en évidence les difficultés rencontrées par une certaine forme d'anthropologie politique, à moins d'y voir la force des divisions qui séparent historiens et historiens de l'art. L'histoire politique ne peut que souffrir de cette conception trop réductrice des processus historiques.

6. Plus étonnante encore, car interne aux seuls historiens, est la faiblesse des connexions établies entre l'analyse des processus politiques et celle des formes du lien social. Considérer que la cité médiévale n'était pas une simple structure politique et institutionnelle mais plus encore une mise en forme de la société qui prenait appui sur des relations sociales et sociables spécifiques n'aurait rien d'historiographiquement révolutionnaire. Pourquoi, dès lors, ne pas suivre les transformations de ces relations en liaison avec les grandes dynamiques politiques qui affectent les formes du pouvoir ?

Les travaux sur les sociabilités confraternelles, entre XIV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ont mis en évidence des mutations profondes. Les confréries ont connu durant cette période une forte croissance, récemment réévaluée : R. Weissman avait dénombré une unique confrérie au XII<sup>e</sup> siècle, une vingtaine créée entre 1224 et 1300, plus de 75 au cours du XVI<sup>e</sup> siècle ; K. Eisenbichler a recensé 52 confréries d'adultes en 1400, 156 en 1500, plus de 200 actives au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>144</sup>. Loin d'être linéaire, cet essor oppose deux phases distinctes, séparées par plusieurs décennies de difficultés voire de crises, dans les années 1520-1570. Avant cette période, les confréries sont marquées par une réelle autonomie, vis-à-vis aussi bien du pouvoir politique que de l'Eglise. Caractérisées par une forte hétérogénéité sociale et largement ouvertes sur l'ensemble de l'espace urbain, et en cela en vif contraste avec l'organisation sociale marquée par la forte personnalisation des liens sociaux (amitié, voisinage, parenté), elles ont un caractère festif accentué, qui n'exclut en rien les pratiques spirituelles ; elles apparaissent dès lors comme une cité en réduction, le microcosme d'un

---

<sup>143</sup> Cf. la contribution novatrice de Caroline Callard, « La fabrication ..., *op. cit.*, p. 399-418.

<sup>144</sup> Ronald W. E. Weissman, *Ritual Brotherhood in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1982, p. 44 ; Konrad Eisenbichler, « Struttore amministrative di una confraternita di giovani a Firenze prima e dopo Trento », dans *Studi in onore di Arnaldo d'Addario*, Lecce, Conte, 1995, III, p. 951-952. John Henderson, *Piety and Charity in Late Medieval Florence*, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 443-474, procure un recensement de 163 confréries créées entre 1240 et 1499.

macrocosme citadin<sup>145</sup>. Cette forte autonomie les rend suspectes au pouvoir politique en période de crise : chaque « révolution », de 1494 à 1537, les interdit. Les décennies centrales du XVI<sup>e</sup> siècle sont alors marquées par le déclin des pratiques confraternelles, le vieillissement des confrères, la perte des oratoires et des lieux de réunions, la suspension de leurs activités<sup>146</sup>. Leur reprise, à partir des années 1570, s'effectue dans des formes différentes : plus étroitement insérées dans l'Église, aussi bien au niveau de la paroisse que du diocèse, plus fortement inscrites dans l'espace local, qu'il soit celui de la paroisse ou de l'activité professionnelle, elles cessent d'être des communautés volontaires de laïcs pour s'affirmer souvent comme des « cortigiani intimi di Dio », selon la formule des *capitoli* révisés au cours du XVII<sup>e</sup> siècle de la confrérie de San Pancrazio. Désormais plus homogènes socialement, elles proclament une nouvelle éthique, celle de l'obéissance, et promeuvent l'adoration de l'Eucharistie, que Weissman perçoit comme un équivalent du « worship of kingly authority » : l'activité des confréries apparaît dès lors comme « a ceremonial recreation of the orders and honors of a courtly society »<sup>147</sup>. Ce qui ne signifie nullement une perte de vitalité des confréries : examinant le cas de la confrérie de jeunes gens dite de l'Archange Raphael, K. Eisenbichler considère ainsi que les années 1550-1650 sont parmi les plus actives de la confrérie – « a century of unparalleled vitality »<sup>148</sup> –.

La transformation fondamentale mise en évidence par toutes les études récentes ne permet plus d'approcher les confréries comme des lieux de conservation des formes de vie communale ou républicaine ; au contraire, à suivre Weissman et Eisenbichler, les confréries ont servi à instaurer dans Florence un nouvel ordre politico-social, à ancrer la nouvelle organisation hiérarchique au cœur des comportements sociaux, à enraciner le pouvoir

---

<sup>145</sup> Ronald W. E. Weissman, *Ritual Brotherhood...*, p. 43-105 ; Id., « Cults and Contexts : In Search of the Renaissance Confraternity », dans Konrad Eisenbichler, *Crossing Boundaries. Christian Piety and the Arts in Italian Medieval and Renaissance Confraternities*, Kalamazoo (Michigan), Western Michigan University, 1991, p. 201-220.

<sup>146</sup> Ronald W. E. Weissman, *Ritual Brotherhood...*, p. 178-193 ; selon Blake Wilson, qui suit d'assez près il est vrai l'analyse de Weissman, les « compagnie delle laudi », dont les plus anciennes remontent aux années 1270 à Florence, connaissent la même évolution : *Music and Merchants. The Laudesi Companies of Republican Florence*, Oxford, Clarendon Press, 1992 : le dernier chapitre (p. 212-230) est entièrement consacré au XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>147</sup> Ronald W. E. Weissman, *Ritual Brotherhood...*, p. 220-235 (citations : p. 234, 235).

<sup>148</sup> Konrad Eisenbichler, *The Boys of the Archangel Raphael: a Youth Confraternity in Florence, 1411-1785*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 1998, p. 95.

médicéen dans la société citadine. Que cela contribue au « disciplinement » général de la société florentine est une conséquence évidente. Qu'un tel projet de disciplinement soit à l'origine même de cette transformation est plus hypothétique : Weissman montre l'antériorité des formes politiques de mise en tutelle par rapport aux décisions tridentines<sup>149</sup>. Certaines confréries, comme celle de San Zanobi, dès 1546, ont même été contrôlées directement par le duc. Qu'à partir des années 1560 les deux processus convergent et se renforcent réciproquement est très vraisemblable. D'autant plus qu'intervient en plus la tutelle ducale ou princière sur d'autres formes de sociabilité que sont les académies.

Il n'est pas question de revenir ici sur l'usage politique de la sociabilité intellectuelle, telle que Côme Ier l'a expérimenté avec l'Académie florentine<sup>150</sup>. L'évolution dégagée par un ensemble d'études récentes semble proche de celle que nous avons mise en évidence dans le domaine artistique. D'un usage immédiat, les Médicis passe à un mécénat plus diffus, moins accaparé par la production et le contrôle d'un message politique. Depuis une quinzaine d'années, un ensemble d'études consacré à l'histoire du spectacle théâtral dans la Florence de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle a mis en évidence le rôle d'académies théâtrales qui sont, pour la plupart, sous la protection moins du grand-duc que de l'un de ses proches parents. Le développement du théâtre à la cour, dès les années 1530, est sans doute une étape forte, et longtemps méconnues, du formatage d'un nouveau type de spectacle théâtral ; les Médicis ont aussi accompagné, à partir de 1576, avec l'ouverture du théâtre de la Dogana, dit aussi de Baldracca, l'expérimentation d'un nouveau type d'entreprise théâtrale, où le public est admis contre achat d'un billet d'entrée et qui

---

<sup>149</sup> Par exemple, Ronald W. E. Weissman, *Ritual Brotherhood...*, p. 200-201 (dans les années 1540) ; une antériorité analogue concernant les mécanismes de censure est analysé dans un travail en cours de publication de Sandro Landi, *Sagesse du nombre. Essai sur l'émergence de l'opinion publique dans le discours politique italien (XVIe-XVIIIe siècles)*, chapitre II sur le contrôle de l'Eglise sur les confréries et les décisions du synode de Florence (1573), Blake Wilson, *Music and Merchants...*, p. 228. Une discussion récente sur les processus ecclésiastiques est proposée, à partir du cas de Fiesole, par Kathleen M. Comerford, « Did Tuscan Dioceses Confessionalize in the Sixteenth and Seventeenth Centuries ? », *Journal of Early Modern History*, VII, 2003, p. 312-331.

<sup>150</sup> En plus des travaux, déjà cités, de Michel Plaisance, une présentation d'ensemble in Jean Boutier, Maria Pia Paoli, « Tra letterati cittadini e principi filosofi. I *Milieux* intellettuali fiorentini tra Sei e Settecento », dans Jean Boutier, Brigitte Marin, Antonella Romano (éd.), *Naples, Rome, Florence. Les milieux intellectuels italiens aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Rome, Ecole française de Rome, sous presse.

constitue peut-être le « primo teatro moderno »<sup>151</sup>. A partir des années 1610, plus encore des années 1630-1640, le théâtre se développe dans la vie florentine, grâce en particulier à la fondation de plusieurs académies dont l'activité concerne plus ou moins fortement les représentations théâtrales, grâce aussi à l'activité théâtrale qui se développe au sein de certaines confréries comme celle de l'Archange Raphael<sup>152</sup>. Notre but n'est pas ici d'en rendre compte de façon détaillée mais de mettre en évidence l'apport de ces études, dont la construction conceptuelle s'insère dans l'historiographie spécialisée du spectacle, à l'histoire politique, au sens large, du grand-duché<sup>153</sup>. Un des intérêts de ces académies est

---

<sup>151</sup> Ludovico Zorzi, « Il teatro e il principe », dans Cesare Vasoli (éd.), *Idee, istituzioni, scienza, ed arti nella Firenze dei Medici*, Florence, Giunti Martello, 1980, p. 154-171 ; Sara Mamone, *Il teatro nella Firenze medicea...*, op. cit. ; cf. également A. Evangelisti, « Il teatro della Commedia dell'Arte a Firenze (1576-1653 circa). Cenni sull'organizzazione e lettere di comici al granduca », *Quaderni del Teatro*, II, 1980, n. 7, p. 169-176 ; Id., « Le compagnie dei Comici dell'Arte nel teatrino di Baldracca a Firenze : notizie dagli epistolari (1576-1653 circa) », *Quaderni del Teatro*, VI, 1984, n. 24, p. 50-72. Sur les spectacles théâtraux à Florence dans la période précédente, cf. l'inventaire proposé par Richard Trexler, « Florentine Theatre, 1280-1500. A Checklist of Performance and Institutions », *Forum Italicum*, XIV, 1980, p. 454-475.

<sup>152</sup> Silvia Castelli, « Il teatro e la sua memoria : la compagnia dell'Archangelo Raffaello e il 'Don Gastone di Moncada' di Giacinto Andrea Cicognini », dans Maria Grazia Profetti (éd.), *Tradurre, riscrivere, mettere in scena*, Florence, Alinea Editrice, 1996, p. 85-94 ; Konrad Eisenbichler, *The Boys of the Archangel...*, op. cit., p. 198-234.

<sup>153</sup> Ces travaux prolongent ceux de Ludovico Zorzi sur le théâtre italien. Les travaux récents de Sara Mamone ont été consacrés au mécénat princier à l'époque de Ferdinand II : « Tra tela e scena. Vita d'accademia e vita di corte nel primo Seicento fiorentino », *Biblioteca Teatrale*, nuova serie, 37-38, 1996, p. 213-228 ; « Il sistema dei teatri e le accademie a Firenze sotto la protezione di Giovan Carlo, Mattias e Leopoldo principi impresari », dans Elvira Garbero Zorzi et Mario Sperenzi (éd.), *Teatro e spettacolo nella Firenze dei Medici. Modelli dei luoghi teatrali*, Florence, Olschki, 2001, p. 83-97 ; « Accademie e opere in musica nella vita di Giovan Carlo, Mattias e Leopoldo de' Medici, fratelli del granduca Ferdinando », dans Piero Gargiulo (éd.), *Lo stupor dell'invenzione: Firenze e la nascita dell'opera. Atti del Convegno internazionale di studi. Firenze, 5-6 ottobre 2000*, Florence, Olschki, 2001, p. 119-138 ; « Most Serene Brothers-Princes-Impresarios : Theater in Florence under the Management and Protection of Mattias, Giovan Carlo and Leopoldo de' Medici », *Journal of Seventeenth-Century Music*, IX, 1, 2004 (<http://www.sscm-jscm.org/jscm/v9/nol/Mamone.html>). Sur le mécénat de Giovan Carlo : Françoise Decroisette, « La direction artistique du théâtre de la Pergola à travers la correspondance du cardinal Giovan Carlo de Toscane », dans *La correspondance. Acte du colloque international, Aix-en-Provence, 4-6 octobre 1984*, Aix-en-Provence, Presses de l'université de Provence, 1985, p. 277-293 ; Ead., « I virtuosi del Cardinale, da Firenze all'Europa. Lo 'spettacolo meraviglioso' », dans Marcello De Angelis, Elvira Garbero Zorzi, Loredana Maccabruni, Piero Marchi, Luigi Zangheri (éd.), *Il Teatro della pergola : l'opera a Firenze*, Florecne, Polistampa, 2000, p. 77-89 ; T. Megale, « Il principe e la cantante; riflessi impresariali di una protezione », *Medioevo e Rinascimento*, VI, 1992, p. 211-233 ; Nicola Michelassi, « Il teatro del Comero di Firenze. Uno stanzone per tre accademie (1651-1665) », *Studi secenteschi*, XL, 1999, p. 149-186 ; Id., « «L'Amistad pagada» di Lope e l'accademia fiorentina dei Sorgenti », in M. G. Profeti (éd.), «Otro Lope no ha de haber». *Atti del convegno internazionale su Lope de Vega (Firenze, 10-13 febbraio 1999)*, Florence, 2000, vol. III, p. 239-255 ; Id., « Memorie dal sottopalco. Giovan Carlo de' Medici e il primo teatro della Pergola (1652-1663) », *Studi Secenteschi*, XLIII, 2002, p. 347-355. Sur celui de Mattias (1613-1667), Alessandra Maretti, « Dal teatro del principe alla scena dei virtuosi.

qu'elles proposent une critique d'une vision close de la cour, monde à part, refermé sur lui-même et décrivent, au contraire, les liens complexes qui rattachent la cour, univers aristocratique centré sur la personne du souverain, à la société urbaine, dans laquelle s'insèrent pleinement ces académies ; leur composition sociale semble relativement plus ouverte que celle des confréries, même si l'élément nobiliaire y est fortement présent, les théâtres où elles produisent leurs spectacles sont au cœur même de l'espace urbain. De ce point de vue, elles semblent présenter un fort intérêt pour les princes de la famille des Médicis : ainsi le cardinal Giovan Carlo est-il protecteur des académies des Instancabili (1633), des Improvvisi, des Percossi (1641), des Immobili (1648) et des Sorgenti (1656). S'agit-il là simplement d'une des composantes de ce mécénat qui a pour fonction essentielle de montrer à tous la richesse du prince et ainsi, comme nous l'avons vu, de contribuer à sa gloire ? Le théâtre pourrait alors être un lieu stratégique de visibilité, hors de la cour, et dans la ville, alors que le mécénat scientifique, fort dès François Ier<sup>154</sup>, mais renforcé avec l'arrivée de Galilée à la cour<sup>155</sup>, accentué avec la publicité organisée à l'échelle européenne autour de l'académie du Ciment<sup>156</sup>, contribuerait à la renommée de la dynastie hors de l'état lui-même. L'argument est sans doute trop large, car le mécénat

---

Indicazioni sul mecenatismo di Mattias de' Medici (1629-1666) », *Medioevo e Rinascimento*, VI, 1992, p. 195-209 ; Salomé Vuelta García, « Accademie teatrali nella Firenze del Seicento: l'accademia degli Affinati o del Casino di San Marco », *Studi Secenteschi*, LXII, 2001, p. 357-378. Pour la période précédente, Domenica Landolfi, « Don Giovanni de' Medici, letterato, mecenate e « virtuoso » », *Studi secenteschi*, XXIX, 1988, p. 125-162 ; Id., « Su un teatrino mediceo e sull'Accademia degli Incostanti a Firenze nel primo Seicento », *Teatro e Storia*, VI, 1991, p. 57-88.

<sup>154</sup> Cf. notamment Paolo Galluzzi, « Il mecenatismo mediceo e le scienze », dans Cesare Vasoli (éd.), *Idee, istituzioni, scienza...*, op. cit., p. 189-215.

<sup>155</sup> Richard S. Westfall, « Science and Patronage. Galileo and the Telescope », *Isis*, LXXVI, 1995, p. 11-30 ; Marco Biagioli, « Galileo the Emblem Maker », *Isis*, LXXXI, 1990, p. 230-258 ; Id., « Galileo's System of Patronage », *History of Science*, XXVIII, 1990, p. 1-62, repris in *Galileo Courtier. The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, chapitre I.

<sup>156</sup> Paolo Galluzzi, « L'accademia del del Cimento: 'gusti' del principe, filosofia e ideologia dell'esperimento », *Quaderni storici*, XVI, n. 48, 1981, p. 788-844 ; dans une perspective comparative, Mario Biagioli, « Le prince et les savants. La civilité scientifique au XVIIe siècle », *Annales Histoire, Sciences sociales*, L, 1995, p. 1417-1453. Pour le mécénat médicéen à la fin du XVIIe siècle, Paola Findlen, « Controlling the Experiment : Rhetoric, Court Patronage and the Experimental Method of Francesco Redi », *History of Science*, XXXI, 1993, p. 35-64 ; Walter Bernardi, « Il naturalista del Granduca : la carriera di uno scienziato e poeta aretino alla corte dei Medici », in Walter Bernardi et al., *Natura e immagine. Il manoscritto di Francesco Redi sugli insetti delle galle*, Pise, ETS, 1997, p. 11-28 ; *Francesco Redi un protagonista della scienza moderna. Documenti, esperimenti, immagini*, a cura di Walter Bernardi e Luigi Guerrini, Florence, Olschki, 1999 ; Clara Silvia Roero, « La matematica tra gli « affari di Stato » nel

théâtral semble définir un moment spécifique, celui des premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, qui culmine avec le rôle politique donné par Ferdinand II aux princes du sang au sein de son conseil.

Faudrait-il au contraire l'analyser au sein d'un vaste ensemble de mécanismes de contrôle, mis en place dès l'époque républicaine, dans les années 1390-1430<sup>157</sup>, et élargis à l'époque des Médicis par les souverains eux-mêmes ou par d'autres acteurs de la vie politique et sociale ? Pris entre le contrôle et la protection, la discipline et le tutorat, ces institutions couvrent un large spectre de la vie sociale, concernant les diverses formes de l'assistance, qu'il s'agisse des multiples aspects de la pauvreté<sup>158</sup> – une des premières préoccupations de Côme I<sup>er</sup> qui, dès 1542, s'était efforcé de la coordonner à l'échelle non plus de la ville mais de l'état–, des questions complexes du crédit<sup>159</sup>, ou de l'insertion de la maladie dans la multiplicité des interventions et des institutions charitables<sup>160</sup>. La réponse impliquerait un inventaire, complexe et nuancé, des divers domaines où le prince entend intervenir, soit directement, soit par l'intermédiaire d'institutions diverses, qui ne

---

Granducato di Toscana alla fine del XVII secolo », *Bollettino di Storia delle Scienze matematiche*, XI, 1991, 2, p. 85-142.

<sup>157</sup> John K. Brackett, « The Florentine *Onestà* and the Control of Prostitution, 1403-1680 », *Sixteenth Century Journal*, XXIV (2), 1993, p. 273-300 ; Michael Roche, *Forbidden Friendship. Homosexuality and Male Culture in Renaissance Florence*, New York, Oxford University Press, 1996 ; Isabelle Chabot, « Le gouvernement des pères. L'Etat florentin et la famille, XIVE-XVe siècles », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, op. cit., p. 241-263.

<sup>158</sup> Le domaine a été profondément renouvelé par les travaux de Daniela Lombardi, « Poveri a Firenze. Programmi e realizzazioni della politica assistenziale dei Medici tra Cinque e seicento », dans *Timore e carità...*, op. cit., p. 165-184 ; Id., *Poverta maschile, poverta femminile. L'ospedale dei Mendicanti nella Firenze dei Medici*, Bologne, Il Mulino, 1988.

<sup>159</sup> Pour les aspects financiers, Carol Bresnahan Menning, « Loans and Favours, Kin and Clients : Cosimo de' Medici and the Monte di Pietà », *Journal of Modern History*, LXI, 1989, p. 487-511 ; *Charity and the State in Late Renaissance Florence. The Monte di Pietà of Florence*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1993.

<sup>160</sup> Le lien entre assistance et maladie, l'étude du système hospitalier et de son fonctionnement, sont actuellement renouvelé en profondeur par les travaux en cours de John Henderson, en particulier « « Charity and Welfare in early Modern tuscany », dans Ole Peter Grell, Andrew Cunningham, Jon Arrizabalaga (éd.), *Health Care and Poor relief in Counter-Reformation Europe*, Londres-New York, Routledge, 1999, p. 56-86 ; « 'Antechambers of Death' ?. Poverty and Sickness in the Hospitals of Renaissance Florence », dans Vera Zamagni (éd.), *Poverta e innovazioni istituzionali in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2000, p. 111-129 ; « Healing the Bodies and Saving the Souls : Hospitals in Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, XV, 2001, p. 189-216. Sur la proximité entre la politique d'assistance et le monde de la cour, en contact étroit avec le souverain, cf. l'étude de Philip Gavitt, « Charity and State Building in Cinquecento Florence : Vincenzio Borghini as Administrator of the Ospedale degli Innocenti », *Journal of Modern History*, LXIX, 1997, p. 230-270.

dépendent pas immédiatement de ses décisions, ou de ses finances : jusqu'où s'étend, dans la Toscane des Médicis, la protection du prince ?

7. A travers les manipulations de représentation, avec les formes du patronat, le grand-duc contribue à déplacer le pouvoir de la ville vers la cour, à s'éloigner de la structure communale du pouvoir, même si elle reste formellement en place, pour donner à la cour la fonction de leur d'élaboration et de « démonstration » du pouvoir. L'autre processus qui contribue, en même temps, à un processus voisin est l'affirmation de la dimension territoriale du pouvoir du grand-duc. Je ne reprendrais pas ici la question de la constitution du territoire, même si ce dernier connaît une modification majeure avec la fin de la guerre de Sienne et la soumission de l'état siennois à Côme. Ce qui m'importe ici est de suivre les tentatives qui s'efforcent de constituer, au-dessus des anciennes cités, qui continuent toujours d'exister politiquement – nous allons le voir bientôt – un espace spécifique où puisse se déployer l'autorité protectrice du souverain. Deux approches ont été suivies, l'une qui a fait du centre symbolique du grand-duché un point privilégié d'observation, l'autre au contraire qui, intéressée par les mécanismes complexes de négociation entre périphéries et centre, a été chercher sur les périphéries elles-mêmes les clés de la compréhension du système politique médical.

L'institution, en 1562, par Côme Ier d'un ordre militaire consacré à saint Etienne, sur le modèle des grands ordres ibériques de saint Jacques, de Calatrava, d'Alcantara, d'Avis ou du Christ, ou de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, depuis peu installé dans l'île de Malte, répondait très certainement à la fois à un projet militaire et à la volonté de donner au duché une place visible à l'échelle internationale. Mais, dès son origine, l'ordre a aussi été, pour son créateur et pour les grands-ducs qui lui ont succédé, un moyen privilégié pour constituer, au-dessus des villes, principales composantes politico-géographiques de l'état toscan, un groupe nobiliaire défini par son extrême proximité vis-à-vis du souverain et qui pourrait, dès lors, assumer les caractéristiques d'une noblesse « nationale »<sup>161</sup>. L'évolution

---

<sup>161</sup> Pour une présentation d'ensemble, Franco Angiolini, « L'Ordine di Santo Stefano. Una storia plurisecolare », dans Clara Baracchini (éd.), *Pisa dei cavalieri*, Milan, F. M. Ricci, 1996, p. 13-21; Id., *I cavalieri e il principe. L'Ordine di Santo Stefano e la società toscana in età moderna*, Florence, EDIFIR, 1996 ;

du recrutement de l'ordre met clairement en évidence le resserrement des nobles du grand-duché autour de leur souverain : le caractère international des premières décennies cède progressivement la place à une « toscanisation » des nouveaux chevaliers. Plusieurs éléments se combinent pour produire cette transformation : une « militarisation » des élites toscanes à partir des années 1610, le fait que l'ordre soit la voie royale d'accès à la noblesse, surtout lorsque l'individu « souffre » d'une noblesse « imparfaite », puisque le grand-duc n'a pas la capacité juridique d'anoblir ses sujets non-nobles, un possible isolement relatif de la Toscane au sein des circulations des aristocraties italiennes, voire européennes – la cour du grand-duc est elle aussi de plus en plus toscane par les individus qui la peuplent<sup>162</sup>. Elle manifeste clairement le succès d'une institution qui assurent à ses membres des ressources nombreuses et décisives, et ce jusque dans le plus petits centres urbains de l'état<sup>163</sup>. Mais cette « nationalisation » de l'ordre, si elle manifeste clairement la capacité de l'ordre, c'est-à-dire du grand-duc, d'attirer à lui les noblesses du grand-duché, permet à la fois un certain contrôle des élites de la part du prince tout à assurant à celles-ci des espaces d'autonomie et le maintien de leur propre autonomie politique locale<sup>164</sup>. Ainsi, paradoxalement, l'ordre contribue aussi à renforcer les noblesses urbaines dont la force de l'enracinement citadin, source essentielle de leur pouvoir et de leur légitimité, interdit la constitution d'une véritable noblesse toscane.

C'est cet « inossidabile impianto cittadino » du système médicéen qui constitue, à son tour, le point de départ sur l'espace politique du principat défini comme « tipico stato

---

<sup>162</sup> Pour une étude sociale de la cour de Florence, cf. les travaux en cours d'Hélène Chauvineau, entre autres , « Ce que nommer veut dire. Les titres et charges de cour dans la Toscane des Médicis (1540-1650) », *Revue historique*, CCCIV, 2001, p. 31-49 ; Id., « Nella camera del granduca (1590-1640) », dans Sergio Bertelli et Renato Pasta (éd.), *Vivere a Pitti. Una reggia dai Medici ai Savoia*, Florence, Olschki, 2003, p. 69-108 ; Id., « La cour des Médicis (1543-1737) », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, *op. cit.*, p. 287-301.

<sup>163</sup> Franco Angiolini, « I gruppi dominanti dei centri minori della Toscana medicea : alcuni ipotesi di ricerca », dans Pietro Nencioni (éd.), *Colle di Val d'Elsa...*, *op. cit.*, p. 65-81.

<sup>164</sup> Pour un bilan récent des nombreuses études sur les noblesses du grand-duché, Jean Boutier, « Les noblesses du grand-duché (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane...*, *op. cit.*, p. 265-285. Pour une approche du recours différencié à l'ordre par les diverses noblesses urbaines du grand-duché, Franco Angiolini, Jean Boutier, « Noblesses de capitales, noblesses périphériques. Les dynamiques des élites urbaines dans le grand-duché de Toscane, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », dans Carlo Travaglini (éd.), *Le nobiltà delle città capitali europee, secc. 16-18*, Rome, CROMA, 2005.

regionale a base cittadina »<sup>165</sup>. A partir d'une analyse du discours juridique, indifférente aux schémas interprétatifs de la crise et de la décadence, de la réforme et de la modernité, Mannori décrit la Toscane dans des termes hors du "main-stream" historiographique : un discours juridique qui ignore le mot "stato", ou plutôt qui ne le considère pas comme « una persona giuridica individuata in base a un territorio, a una popolazione e a un governo » ; un monarque non à la tête d'un « regnum » mais d'une « civitas », une monarchie qui utilise pour se présenter la terminologie d'un état citadin médiéval alors que son organisation diffère nettement de celle de la fin du Moyen Age. L'analyse ne conduit pas à dénoncer les faiblesses d'une structure politico-juridique déficiente, mais, au contraire, à souligner que « il particolarismo cittadino costituì, per il poter medico, più un veicolo di diffusione e d'impianto che un ostacolo ». Et de conclure : « in Toscane il centro non mosse guerra alla periferia ma puntò a realizzare i suoi programmi attraverso un'interazione collaborative con essa »<sup>166</sup>. L'enquête dès lors s'installe à la périphérie du grand-duché, pour cerner comment l'« administration » centrale s'efforce de surveiller, diriger et coordonner les fonctions des communautés sujettes visant à créer une sorte de système intégré de la richesse qui ne cherche pas seulement à la concentrer dans la capitale. Ainsi la mise en évidence d'un pouvoir politique fonctionnant sur le schéma de la tutelle d'un pupille mineur renvoie à des pratiques institutionnelles construites presque entièrement sur des négociations permanentes entre centres de pouvoir d'origine différente. L'analyse ne se contente pas de mettre fin toute approche politique du grand-duché en terme d'« absolutisme », elle bannit aussi le diagnostic d'une marginalité ou d'une étrangeté des anciens états italiens dans le panorama des états européens d'Ancien Régime. A l'encontre des reproches formulés il y a une quinzaine d'années par Ronald Weissman, la relecture du discours juridique des périphéries toscanes accomplit ce véritable miracle qui fait désormais du grand-duché de Toscane un cadre d'intelligibilité des systèmes politiques de l'Europe d'ancien régime.

---

<sup>165</sup> Luca Mannori, *Il sovrano tutore. Pluralismo istituzionale e accentramento amministrativo nel principato dei Medici (Secc. XVI-XVIII)*, Milan, Giuffrè, 1994 (citations : p. V, 4).

<sup>166</sup> Luca Mannori, *Il sovrano tutore...*, *op. cit.*, p. 93-94.

8. Quoique issue de l'histoire de la pensée juridique et appuyée sur des sources rarement utilisées par les historiens, le démarche de Mannori s'insère dans l'une des tendances fortes de l'historiographie du grand-duché qui a vu se développer et s'affirmer les études conduites non plus sur le centre, la « capitale », mais sur les nombreuses villes et localités qui constituent le grand-duché, éléments de cette fédération hétéroclite que nous commençons seulement à découvrir. C'est cette inversion majeure de perspective que je voudrais rapidement analyser avant de conclure. Non pas en rendant compte une à une des nombreuses études réalisées depuis une vingtaine d'années – ces histoires de villes et de communautés de statuts très divers, de l'œuvre de vulgarisation à l'analyse savante, qui, par ailleurs, couvrent fréquemment un arc chronologique qui dépasse largement notre période –, mais en essayant de saisir en quoi cette approche nouvelle modifie notre compréhension de l'histoire du grand-duché. Il ne s'agit pas ici de suivre l'évolution spécifique des problématiques propres aux traditions historiographiques : la dernière section de cette rencontre, consacrée à trois villes majeures de l'espace toscan, au sens large, y répondra sans aucun doute. Loin d'être une simple "provincialisation" de l'historiographie de la Toscane, d'une affirmation du local contre une histoire exclusivement florentinocentrée, les travaux les plus marquants ont toujours voulu soumettre certaines hypothèses à l'épreuve des faits.

Un des premiers ouvrages à tracer la voie a été l'étude que l'historienne américaine Judith Brown a consacrée à la ville de Pescia, entre X<sup>IV</sup>e (Pescia se soumet à Florence en 1336) et X<sup>VIII</sup>e siècles<sup>167</sup>. Le modèle alors dominant opposait un centre exploiteur, décrit en termes "impérialistes" à une périphérie soumise, progressivement asphyxiée par la dominante. Judith Brown avait alors démontré non seulement l'importance de l'autonomie conservée par la ville, mais encore ses capacités de développement voire son

---

<sup>167</sup> Judith C. Brown, *In the Shadow of Florence. Provincial Society in Renaissance Pescia*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1982 (trad. italienne, *Pescia nel Rinascimento. All'ombra di Firenze*, Pescia, Benedetti, 1987) ; sur Pescia au X<sup>VIII</sup>e siècle, cf. également Gigi Salvagnini, *Pescia, una comunità nel Seicento (1563-1738)*, Florence, Granducato, 1989. Au même moment, Giovanni Cipriani, « I comuni della Valdinievole nell'età di Cosimo I, 1537-1574 », dans *Atti del convegno su i comuni rurali nella loro evoluzione storica con particolare riguardo alla Valdinievole*, Buggiano, Comune di Buggiano, 1983, p. 29-48, avait souligné la force des liens unissant les élites de Pescia au duc et à Florence ; sur ce point, cf. également Francesco Martelli, « Cittadini, nobiltà e riforma comunitativa a Pescia », dans *Una politica per le Terme : Montecatini e la Val di Nievole nelle riforme di Pietro Leopoldo. Atti del convegno di studi, Montecatini Terme*, Sienne, Periccioli, 1985, p. 110-132.

développement : diminution du prélèvement fiscal florentin (de 7 livres par tête vers 1530 à 3 livres vers 1580), essor des services communaux, essor économique de la ville, et des campagnes environnantes. La situation très spécifique de la Val di Nievole, zone riche, densément peuplée<sup>168</sup>, exploitant sa position frontalière, à proximité de la dynamique économie lucquoise, pouvait toutefois laisser penser qu'il s'agissait là une sorte d'exception heureuse.

La publication, quelques années plus tard, du premier volume de la *Storia di Prato* consacré à l'époque moderne, sous la direction d'Elena Fasano, conduisait à des considérations voisines et parfaitement compatibles<sup>169</sup>. La démonstration est totalement tournée vers les dynamiques économiques, politiques et sociales, et les transformations urbaines qu'elles provoquent. La vive croissance de l'activité textile, particulièrement soutenue dans les années 1650-1680, suscite une diffusion des ateliers de production lainière et un essor des autres activités industrielles ; elle induit en même temps un remodelage du peuplement des campagnes voisines, soumises à une forte attraction démographique ; la ville elle-même se transforme, les places, les rues pavées se multiplient, de nouveaux couvents et monastères se construisent, les fortunes récentes assurent un fort renouvellement des élites urbaines. Au-delà du modèle de monographie urbaine que cette entreprise collective réussit aussitôt à imposer, c'est la conclusion d'ensemble qui va marquer durablement la discussion historiographique : un tel dynamisme est inséparable de la constitution d'un Etat régional et de ses politiques. L'argument de l'exceptionnalité de la

---

<sup>168</sup> Cf. les analyses, plus contemporaines il est vrai, de Renzo Sabbatini, « Pescia città industriale del Sette-Ottocento », dans Carlo Cresti (éd.), *Itinerario museale della carte in Val di Pescia*, Sienne, 1988, p. 20-50 ; Elsa Luttazzi Gregori, « Valdnievole giardino felice della Toscana », dans *Ricerche di storia moderna IV, op. cit.*, p. 73-87.

<sup>169</sup> *Prato, storia di una città*, sous la direction de Fernand Braudel, Prato, Comune di Prato – Florence, Le Monnier, 2. *Un microcosmo in movimento (1494-1815)*, éd. par Elena Fasano Guarini, 1986. La publication de ce premier volume a suscité, en Italie, une intense réflexion concernant l'histoire urbaine et son approche monographique ; parmi les principales réactions, cf. Giorgio Doria, « Un modo esemplare di fare storia urbana », *studi storici*, XXVIII, 1987, p. 1087-1097 ; Sergio Anselmi, « Un microcosmo in movimento », *Il Ponte*, XLIII, 1987, n. 4-5, p. 158-169 ; Michele Luzzatti, « La lunga durata di Prato », *L'Indice*, IV, n. 7, juillet 1987, p. 26-27 ; Giovanni Levi, Luciano Allegra, « La storia moderna di Prato », *Quaderni storici*, n. 69, 1988, p. 981-993 ; Carlo Bitossi, « Prato, 'un microcosmo in movimento' », *Società e Storia*, XII, 1989, p. 381-391. Pour une analyse des rapports entre essor économique et politique grand-ducale, centrée plutôt sur le XVIIIe siècle, Corine Maitte, « Les mutations de l'espace « industriel » : un problème politique (XVIIIe-XIXe siècle) », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane..., op. cit.*, p. 197-214.

situation, en partie recevable dans le cas de Pescia, n'était désormais plus acceptable. Avec Prato, c'est l'existence d'une Toscane dynamique qui est fortement affirmée : malgré l'absence d'un ouvrage d'ensemble équivalent sur Livourne, c'est une situation voisine qu'il est possible d'entrevoir dans le cas de la grande création portuaire des Médicis. Dans la continuité de l'enquête de Fernand Braudel et Ruggiero Romano, les travaux se sont longtemps attachés à l'étude de l'activité portuaire ; elle a notamment été l'objet de l'attention prolongée et féconde de Jean-Pierre Filippini<sup>170</sup>. Plus récemment, c'est la ville elle-même qui est devenu le principal centre d'intérêt, tant dans son expansion spatiale que dans sa complexe constitution sociale<sup>171</sup>. Le succès de la ville n'est plus simplement vu comme un phénomène méditerranéen : Livourne, selon F. Braudel, aurait été une des principales bénéficiaires de l'entrée des Nordiques, anglais puis hollandais, en Méditerranée ; il est inséparable de la forte dualité de la ville, tout à la fois , ville qui est, plus encore que Prato et selon des modalités diverses, tout à la fois cité marchande et cité du prince, pour reprendre l'expression de Samuel Fettah qui en a d'ailleurs inversé les termes, soulignant ainsi le primat de la dimension politique de l'expérience livournaise.

Si les deux exemples de Prato et de Livourne mettent l'accent sur la réussite économique, les très nombreux travaux consacrés aux villes, voire aux localités plus modestes du grand-duché ont mis en évidence la généralité des phénomènes précédemment

---

<sup>170</sup> Nous disposons désormais de l'ensemble des travaux, en italien, publiés depuis les années 1960, par l'historien français, auxquels il a ajouté un important volume de synthèse : Jean-Pierre Filippini, *Il porto di Livorno e la Toscana, 1676-1814*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1998, 3 vol. ; pour le XVIIe siècle, cf. également Gigliola Pagano de Divitis, « Il porto di Livorno nelle carte della Levant Company », *Economia e Storia*, 2<sup>e</sup> s., V, 1984, p. 397-415.

<sup>171</sup> Dans cette perspective, et parmi une bibliographie désormais très riche, signalons les travaux de Lucia Frattarelli Fischer, « Tipologia abitativa degli Ebrei a Livorno nel '600 », *La Rassegna Mensile d'Israel*, L, 1980 ; « Proprietà e insediamento ebraici a Livorno dalla fine del cinquecento alla seconda metà del settecento », *Quaderni storici*, XVIII, 1983, p. 879-896 ; (avec Maria Letizia Conforto), « Dalla Livorno dei granduchi alla Livorno dei mercanti », *Bollettino storico pisano*, LIII, 1984, p. 211-234 ; *Le origini di Livorno e le « livornine »*, Livourne, 1987 ; *I bandi di Ferdinando I. La costruzione e il popolamento di Livorno dal 1590 al 1603*, Livourne, 1988 ; « Città fondata e sviluppo demografico : Livorno dal 1427 al 1750 », dans *Vita morte e miracoli di gente comune. Appunti per una storia della popolazione della Toscana fra XIV e XX secolo*, éd. par Carlo Corsini, Florence, 1988, p. 119-133 ; « Livorno, città nuova : 1574-1609 », *Società e Storia*, XI, n.46, 1989, p. 873-893 ; ainsi que ceux de Samuel Fettah, *Les limites de la cité. Espace, pouvoir et société à Livourne au temps du port franc (XVIIe-XIXe siècle)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005 ; pour une présentation synthétique, Id., « Livourne : cité du Prince, cité marchande (XVIe-XIXe siècle) », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane..., op. cit.*, p. 179-196. Cf. également, *Livorno, progetto e storia di una città fra il 1500 e il 1600*, Pise, 1980

décrits. La constitution d'un état régional, à partir non d'une domination brutalement centralisatrice mais de relations fondées sur l'accord et l'autonomie relative des « périphéries », est un des éléments décisifs des nouvelles dynamiques qui transforment l'espace toscan. Rappelons, avant d'en approfondir l'analyse à travers un ou deux cas, les principales publications, sans pouvoir véritablement être exhaustif.

A la suite de l'histoire de Prato, les principales villes toscanes ont été dotées, les unes après les autres, d'histoires urbaines, les plus souvent collectives, en particulier pour les villes majeures comme Sienne<sup>172</sup>, et Pistoia<sup>173</sup>. Les villes comme Pise<sup>174</sup>, Arezzo<sup>175</sup>,

---

<sup>172</sup> *Storia di Siena*, a cura di Roberto Barzanti, Giulio Catoni, M. de Gregorio, Sienne, Edizioni Alsaba, I. *Dalle origini alla fine della Repubblica*, 1995 ; II. *Dal Granducato all'Unità*, 1996 ; III. *L'età contemporanea*, 1997. Cfr. également Mario Aschieri, *Siena nel Rinascimento: istituzioni e sistema politico*, Sienne, Edizioni Il Leccio, 1985 ; Mario Aschieri (éd.), *Il Libro dei Leoni. La nobiltà di Siena in età medicea (1557-1737)*, Sienne, Monte dei Paschi, 1996.

<sup>173</sup> Des trois volumes actuellement sortis, signalons : *Storia di Pistoia*, Florence, Le Monnier- Pistoia, Cassa di Risparmio di Pistoia e Pescia, II, *L'età del libero comune [Dall'inizio del XII alla metà del XIV secolo]*, éd. par Giovanni Cherubini, textes de Giovanni Cherubini, Bruno Dini, Giampaolo Francesconi, Federica Iacomelli, Maria Serena Mazzi, Italo Moretti, Enrica Neri Lusanna, Francesco Neri, Natale Rauty, Elena Vannucchi, 1998 ; III. *Dentro lo stato fiorentino. Dalla metà del XIV alla fine del XVIII secolo*, éd. par Giuliano Pinto, textes de Francesco Neri, Giovanni Cipriani, Francesco Mineccia, Bruna Bocchini Camaiani, Italo Moretti, Enrica Neri Lusanna, Chiara D'Afflitto, 1999. Cf. également les réflexions de Lucia Gai, *Centro e periferia : Pistoia nel orbita fiorentina durante il '500*, Pistoia, Comune di Pistoia, 1980, de Marco Dedola, « Governare sul territorio. Podestà, capitani e commissari a Pistoia prima e dopo l'assoggettamento a Firenze (XIV-XVI secolo) », dans *Istituzioni e società in Toscana...*, op. cit., I, p. 215-230, et de Carlo Vivoli, « Tra autonomia e controllo centrale : il territorio pistoiese nell'ambito della Toscana medicea », *Comunità e poteri centrali negli antichi stati italiani, Alle origini dei controlli amministrativi*, L. Mannori (dir.), Naples, 1997, p. 165-172.

<sup>174</sup> Mario Mirri (éd.), *Ricerche di storia moderna*, III. *La città e il contado di Pisa nello Stato dei Medici (XV-XVII sec.)*, 1984 (2<sup>e</sup> éd., Pise, Pacini, 2000, avec une présentation de Mario Mirri) ; Clara Baracchini (éd.), *Pisa dei cavalieri*, Milan, F. M. Ricci, 1996; pour une analyse de l'intégration de Pise dans le duché, cf. les travaux de Paolo Zanetti, « Fra centro e periferia : Chiarissimo de' Medici a Pisa nella prima fase di organizzazione dello Stato medico (sic) (1532-1545) », *Archivio storico italiano*, CXLIII, 1985, p. 373-398 ; « L'aristocrazia fiorentina e la periferia pisana dopo la caduta della Repubblica (1530-1532) », *Ricerche Storiche*, XVI, 1986, p. 39-80 ; « Intervento politico, riorganizzazione istituzionale, pratica amministrativa del principato mediceo nell'area pisana (1532-1574) », *Archivio storico italiano*, CXLVI, 1988, p. 183-215 ; sur les transformations des élites pisanes durant la même période : Olivier Rouchon, *Citoyens, sujets, nobles: les familles de l'aristocratie pisane à l'époque des premiers Grands-Ducs de Toscane*, Paris, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 1997 ; sur l'économie pisane au siècle suivant, Rita Mazzei, *Pisa medicea, L'economia cittadina da Ferdinando I a Cosimo III*, Florence, Olschki, 1991.

<sup>175</sup> Lauretta Carbone, *Economia e fiscalità ad Arezzo in epoca moderna. Conflitti e complicità tra centro e periferia nella Toscana de' Medici, 1530-1737*, Rome, Ministero per i beni e la attività culturali, Ufficio centrale per i beni archivistiche, 1999. Parmi les articles les plus importants, signalons Paola Benigni, « Oligarchia cittadina e pressione fiscale : il caso di Arezzo nei secoli XVI e XVII », dans *La fiscalité et ses implications sociales en Italie et en France aux dix-septième et dix-huitième siècles (Florence, 5-6 décembre 1980). Colloque organisé par l'Ecole française de Rome en collaboration avec l'Archivio di Stato di Firenze et l'Institut français de Florence*, Rome, 1980, p. 51-73 ; Carla Sodini, « Aspetti della

Cortone<sup>176</sup>, Volterra<sup>177</sup>, ou Colle<sup>178</sup>, ont également fait l'objet d'études plus ou moins nombreuses, mais attendent toujours un travail d'ensemble plus systématique. Plus importante est l'explosion des travaux consacrés à ces réalités au statut fortement indéterminés que sont les "terre", "borghi" ou "paesi". La voie avait été ouverte au tout début des années 1980 par la monographie pionnière de Francesco Mineccia, consacrée à la communauté de Collesalveti<sup>179</sup> et le volume dirigé par Carla Sodini sur Barga<sup>180</sup>, suivis par l'étude de Danilo Barsanti sur Castiglione della Pescaia, choisi il est vrai pour son « precipuo ruolo politico ed economico ... all'interno del granducato mediceo »<sup>181</sup>. L'essor à travers l'Italie, à partir notamment de plusieurs entreprises particulièrement réussies en Vénétie, des « storie di comunità »<sup>182</sup>, le programme « Identità urbana in Toscana », et ses six études de cas, développé à partir de 1989 par Lucia Carle à l'Institut universitaire européen de Fiesole<sup>183</sup>, comptent sans doute parmi les éléments intellectuels majeurs qui ont favorisé la multiplication des monographies locales. Mettons à part l'imposante *Storia di Castelfiorentino*, ensemble de quatre volumes réalisés selon les mêmes procédures que les

---

cultura aretina del Seicento », *Annali dell'Istituto di Storia*, III, 1982-1984, p. 47-71 ; Luca Berti, « Il ruolo della classe dirigenti locali nella vicenda politica dello stato regionale toscano : riflessioni sul caso aretino », dans *Istituzioni e società in Toscana...*, *op. cit.*, II, p. 610-654.

<sup>176</sup> Céline Perol, *Cortona. Pouvoirs et sociétés aux confins de la Toscane, XVe-XVIe siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 2004.

<sup>177</sup> Carlo Pazzagli, *Nobiltà civile e sangue blu. Il patriziato volterrano alla fine dell'età moderna*, Florence, Olschki, 1996.

<sup>178</sup> Pietro Nencini (éd.), *Colle di Val d'Elsa...*, *op. cit.*

<sup>179</sup> Francesco Mineccia, *Da fattoria granducale a comunità. Collesalveti, 1737-1861*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1982 ; le volume a été suivi par Ivan Tognarini, Francesco Mineccia, Edagardo Donati, Emanuela Riccomi, Daniela Romolini, *Lo sviluppo di una comunità. Collesalveti, 1861-1918*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1991 ; Ivan Tognarini, Francesco Mineccia, Sandro Nannucci, *Un Comune e la sua aente. Dal faascismo all'aliberazione*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1994.

<sup>180</sup> Carla Sodini (éd.), *Barga medicea e le « enclaves » fiorentine della Versilia e della Lunigiana*, Florence, Olschki, 1983.

<sup>181</sup> Danilo Barsanti, *Castiglione della Pescaia. Storia di una comunità dal XVI al XIX secolo*, Florence, Sansoni, 1984.

<sup>182</sup> Cf. la discussion de Giovanni Tocci (éd.), *Le comunità negli stati italiani d'antico regime*, Bologne, CLUEB, 1989.

<sup>183</sup> Lucia Carle, Carlo Dottor, *Dentro e fuori porta. Tredici situazioni urbane nel tempo e nello spazio*, Pise, Pacini, 1989. a son achèvement, l'opération, conduite en coopération avec la région toscane, a fait l'objet de discussions approfondies. Citons notamment Giovanna Benadusi, « The Complex Identities of 'Tuscan Urban Identities' », *Journal of Modern Italian Studies*, V (1), 2000, p. 80-88 ; Andrea Zannini, «

grandes histoires urbaines italiennes des dernières décennies<sup>184</sup>. Aux six monographies consacrées à Fiesole, Pontremoli, Suvereto, Montalcino, Poppi, Buggiano<sup>185</sup>, sont ainsi venues s'ajouter celles consacrées à Buggiano (dans une perspective plus vaste que celle du premier travail)<sup>186</sup>, Cascina<sup>187</sup>, Calcinaia<sup>188</sup>, Empoli<sup>189</sup>, Montevarchi<sup>190</sup>, Pontedera<sup>191</sup>, ou Vicopisano<sup>192</sup>. Il ne saurait être question ici d'examiner l'ensemble de tous ces travaux, mais de s'interroger sur les transformations des modèles d'analyses des réalités politiques et sociales qu'elles ont suscitées, accompagnées ou épousées. Soulignons toutefois que ces nombreux travaux ont été rendus possibles par l'attention portée aux archives locales, à leur classement, à leur mise en valeur, à leur plus grande accessibilité scientifique<sup>193</sup>.

---

*L'Identità urbana in Toscana. Fien di una ricerca, inizio di una riflessione* », *Società e Storia*, XXIII, n. 89, 2000, p. 575-597.

<sup>184</sup> *Storia di Castelfiorentino*, Castelfiorentino-Pise, Pacini, 2. *Dalle origini al 1737*, éd. par Giovanni Cherubini et Franco Cardini., 199XXX ; 3. *Dal 1737 al 1861*, éd. par Giorgio Mori, 199X.

<sup>185</sup> Par ordre chronologique de publication, les ouvrages, tous publiés à Venise par Marsilio, sont : Lucia Carle, *La patria locale. L'identità dei Montalcinesi dal XVI al XX secolo*, 1996 ; Rossano Pazzagli, *Famiglie e paesi. Mutamento e identità locale in una comunità toscana : Buggiano dal XVII al XIX secolo*, 1996 ; Francesco Mineccia, *La pietra e la città. Famiglie artigiane e identità urbana a Fiesole dal XVI al XIX secolo*, 1996 ; Giovanna Capelletto, *Storia di famiglie. Matrimonio, biografie familiari e identità locale in una comunità dell'Italia centrale : Poppi dal XVIII al XIX secolo*, 1996 ; Isabelle Chabot, *Una terra senza uomini. Suvereto in Maremma dal XVI al XIX secolo*, 1997 ; Paolo Pirillo, *Gente di Pontremoli. Identità, continuità, mutamenti in un cento di Lunigiana*, 1997. Un certain nombre d'articles complètent utilement le dossier, notamment l'ensemble publié par les six chercheurs dans un numéro spécial de *Ricerche storiche*, XXI, 1991, n.2 ; Rossano Pazzagli, « Contadini, artigiani ed élites di paese nell'età di Cosimo III », dans Franco Angiolini, Vieri Becagli, Marcello Verga (éds.), *La Toscana nell'età di Cosimo III...*, op. cit., p. 67-80.

<sup>186</sup> Rossano Pazzagli, *Buggiano. Un territorio e la sua gente nella Toscana moderna*, Pise, ETS, 2001 ; cf. aussi les *Atti del convegno su pluriattività e mercati in Valdinievole (secoli XVI-XIX)*, Comune di Buggiano, 1993.

<sup>187</sup> Rossano Pazzagli, *Cascina. Economia e società dal '600 al '900*, Pise, Pacini, 1985.

<sup>188</sup> Rossano Pazzagli, Cristiana Torti, R. Cerri, *Calcinaia : una comunità sull'Arno dal '500 ad oggi*, Ponsacco, Edizioni Progetto, 1990.

<sup>189</sup> Anna Maria Pult Quaglia, « Mercato e manifatture in una comunità del contado fiorentino : Empoli tra XVI e XVII secolo », dans *Istituzioni e società in Toscana...*, op. cit., I, p. 196-214.

<sup>190</sup> Andrea Zagli, « Montevarchi : appunti e note sullo sviluppo di un centro valdarnese in epoca moderna », dans *Montevarchi. Costruzione e sviluppo di una città fra XIX XX secolo*, Arezzo, 1995.

<sup>191</sup> Cristiana Torti, « Attività economiche e strutture familiari : prime ricerche su Pontedera fra '700 e '800 », dans *La demografia storica delle città italiane*, Bologne, CLUEB, 1982, p. 467-491.

<sup>192</sup> *Studi di storia medievale e moderna su Vicopisano e il suo territorio. Atti del Convegno della Società storica pisana : Vicopisano, 27 giugno 1982*, Pise, Pacini, 1985.

<sup>193</sup> Il est impossible d'énumérer ici les innombrables inventaires publiés, à ce jour, des archives communales en Toscane. Soulignons simplement qu'il existe désormais un inventaire général des archives communales

Même sans hypothèse ambitieuse, la description localisée des pratiques locales (échanges matrimoniaux, gestion du pouvoir local, production locale de la richesse, formes de sociabilités laïques ou religieuses...) a fréquemment révélé, dans l'espace toscan, la vitalité, voire le renforcement des organisations socio-politiques locales, même sur les périphéries. Introduisant l'ensemble des recherches qu'elle avait organisées sur quatre communautés de Versilia et de Lunigiana, Barga, Pietrasanta, Fivizzano et Castiglion del Terziere, Carla Sodini pouvait ainsi mettre clairement en évidence que « la politica medicea riuscì nel complesso ad imprimere un certo dinamismo anche in Versilia, a Barga e in Lunigiana », dynamisme, ajoutait-elle, qui bénéficiait pour l'essentiel aux notables<sup>194</sup>. De l'ensemble de ces travaux, celui de Giovanna Benadusi, consacré à la petite ville de Poppi, dans le Casentino, est sans doute celui qui a le plus apporté à l'analyse socio-politique de la constitution et du fonctionnement du grand-duché<sup>195</sup>. Dès le début de l'ouvrage, la thèse essentielle de l'ouvrage est avancée : les nouveaux états régionaux de l'Italie moderne sont aussi le produit de l'action des élites provinciales, que ces états ont confirmées dans leurs pouvoirs, et transformées en « restricted ruling groups ». Ces nouvelles élites, désormais professionnellement qualifiées et politiquement confortées, ayant à leurs dispositions des ressources nouvelles (gestion de la fiscalité d'état, accès aux charges militaires qui assurent des privilèges de type nouveaux, dont l'exemption d'impôts pour les officiers), s'assurent du monopole stabilisé du pouvoir politique citadin qui confère une « new sense of social

---

de chacune des provinces de la région : *Gli archivi comunali della provincia di Firenze*, Florence, All'Insegna del Giglio, 1985 ; Sandra Pieri (éd.), *Gli archivi storici comunali della provincia di Livorno*, Pise, Pacini, 1996 ; Emilio Capannelli et Alessandro Marucelli (éd.), *Gli archivi comunali della provincia di Pisa*, Florence, All'Insegna del Giglio, 1992 ; Elisabetta Insabato et Sandra Pieri (éd.), *Gli archivi comunali della provincia di Pistoia*, Florence, All'Insegna del Giglio, 1987 ; *Gli archivi comunali della provincia di Siena*, Augusto Antoniella et Elisabetta Insabato, Sienna, Amministrazione provinciale di Siena, quaderno XI, 1982. A noter aussi l'effort considérable de mise à disposition des archives ecclésiastiques.

<sup>194</sup> Carla Sodini (éd.), *Barga...*, *op. cit.*, p. 9-10.

<sup>195</sup> Giovanna Benadusi, *A Provincial Elite in Early Modern Tuscany. Family and Power in the Creation of the State*, Baltimore-Londres, The Johns Hopkins University Press, 1996 ; la publication a été précédée d'un certain nombre d'articles importants : « Le politiche del potere nello stato toscano del XVI e XVII secolo », *Nuova Rivista Storica*, LXXVIII, 1994, p. 123-142 ; « Ceti dirigenti locali e bande granducali nella provincia toscana : Poppi tra Sedicesimo e Diciassettesimo secolo », dans *Istituzioni e società in Toscana nell'Età moderna. Atti delle giornate di studio dedicate a Giuseppe Pansini, Firenze, 4-5 dicembre 1992*, Rome, Ministero per i Beni culturale e ambientali, 1994, I, p. 231-244 ; « Career Strategies in Early Modern Tuscany : the Emergence of a Regional State », *Sixteenth-Century Journal*,

exclusivity ». L'essor de l'endogamie matrimoniale des familles dominantes à partir des années 1580 renforce même l'enracinement local de cette élite, fortement patrilinéaire et dotée d'un patrimoine foncier en net accroissement. Ainsi la stabilité de l'état régional, qui assure aux élites locales des ressources jusqu'alors inconnues tout en confirmant leur gestion autonome du pouvoir et de la fiscalité au niveau local<sup>196</sup>, est-elle aussi le produit de la constitution, loin de Florence, de ce que Giovanna Benadusi appelle « a local landowning military patriciate »<sup>197</sup>.

Loin de consacrer un processus de « parochialisation » de l'histoire toscane, l'essor de l'étude des villes et des communautés qui composent le grand-duché a fortement contribué à mettre à bas la perspective « centralisatrice » de la construction de l'état toscan<sup>198</sup>. Au lieu d'être enfermées dans un horizon étroitement local, elles approches le plus souvent les réalités socio-politiques comme des configurations ouvertes, en interaction avec un centre politique qui, à lui seul, n'est guère capable d'imposer, par la volonté ou par la force, une politique dans laquelle les élites locales ne se sentiraient pas les intermédiaires indispensables du pouvoir. C'est non seulement la compatibilité mais plus encore l'efficacité du double aspect des élites locales (à la fois autonome et au service de l'état) qui émerge avec vigueur de ces travaux. Et avec eux, en cohérence avec d'autres éléments que nous avons mis en relief au cours de cette étude, c'est une nouvelle appréhension de la constitution et du fonctionnement socio-politique du grand-duché qui s'est progressivement mis en place<sup>199</sup>.

---

XXV, 1994, p. 85-99 ; « Rethinking the State : Family strategies and state formation in early modern Tuscany », *Social History*, 1995 (2), p. 157-178.

<sup>196</sup> Une étude précise des choix fiscaux opérés par les élites locales, des tensions qu'ils peuvent engendrer avec le pouvoir central, du la réticence de ce dernier à imposer une gestion administrative par un de ses représentants tant que l'ordre politique est assuré par la « *mediazione patrizia* », est procurée par le livre de Lauretta Carbone, *Economie e fiscalità...*, *op. cit.*, consacré à Arezzo aux XVIe et XVIIe siècles.

<sup>197</sup> Giovanna Benadusi, *A Provincial Elite...*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>198</sup> Pour une approche au niveau italien, Elena Fasano Guarini, « Centro e periferia, accentramento e particolarismi : dicotomia o sostanza degli Stati in età moderna ? », in *Origini dello Stato...*, *op. cit.*, p. 147-176.

<sup>199</sup> Une proposition d'ensemble : Franco Angiolini, « Centri minori e società nella Toscana moderna », dans Ann Katherine Issacs (éd.), *Town and country : historiographical traditions and research projects/ Città e campagna : tradizioni storiografiche e prospettive di ricerca*, Pise, Pacini, 1997.

7. Les quelques remarques qui précèdent n'ont pas la prétention d'avoir rendu compte, systématiquement, de tous les travaux qui ont contribué, depuis le début des années 1980, à une analyse de l'exercice du pouvoir dans le grand-duché de Toscane. Elles ont à peine évoqué, par exemple, la dimension ecclésiastique des dynamiques politiques, au cœur pourtant de travaux majeurs<sup>200</sup> et de discussions essentielles dans l'historiographie de l'Italie moderne. Elles ont plus modestement cherché à mettre en évidence quelques points saillants, quelques nœuds interprétatifs, à susciter une discussion plutôt qu'à conforter des certitudes, à pointer certaines limites ou certains manques de hardiesse. Si toutefois il est une certitude, c'est que je risque, à la fin, d'avoir plus d'ennemis que d'amis. Partielle, cette présentation est nécessairement injuste, en laissant dans l'ombre trop de chercheurs qui ont contribué à la richesse, à la fécondité, au renouveau des études sur la Toscane moderne. Qu'ils me pardonnent mes négligences, mes ignorances, mais aussi mes choix. Un bilan de ce genre est nécessairement subjectif : il renvoie aux préoccupations actuelles de son auteur, à sa relative extériorité géographique, au "zeitgeist" historiographique, en Toscane et en France. Je l'ai simplement voulu honnête et sans détour : à vous d'en juger.

Permettez-moi, dès lors, une dernière observation. J'ai participé, au cours de la décennie écoulée, à plusieurs des grandes initiatives collectives qui ont contribué à renouveler les cadres de compréhension, et notre connaissance de la Toscane moderne. A chaque reprise, en 1989 pour le bicentenaire de la Révolution, à Pistoia et ici même à Arezzo, en 1990 lors du colloque Côme III, en 1992, lors des journées en l'honneur de Giuseppe Pansini, en 1994, lors du colloque sur la Toscane des Lorraines, en 1995 lors de l'hommage à Mario Mirri, j'ai toujours été étonné par l'ampleur du groupe des historiens qui livraient les résultats de leurs plus récentes recherches, par la qualité de leurs travaux, par l'ouverture de leurs approches. La France, que je connais aussi, a certes une ancienne et riche tradition d'histoire locale ; mais aucune région ne pourrait rivaliser sur ce terrain avec ce que nous offre la Toscane. D'où mon étonnement chaque fois que je constate que

---

<sup>200</sup> L'intrication entre pouvoir grand-ducal et pouvoir ecclésiastique est extrêmement fort avec le système de censure des ouvrages, tel qu'il fonctionne entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et la nouvelle loi sur la presse de 1743 : Sandro Landi, *Il governo delle opinioni. Censura e formazione del consenso nella Toscana del Settecento*, Bologne, Il Mulino, 2000, p. 19-48. Le rôle de l'épiscopat dans l'exercice du pouvoir est aussi un thème majeur: cf., par exemple, Gaetano Greco, "I vescovi del Granducato di Toscana nell'età

Florence reste toujours la seule grande ville italienne qui ne dispose pas d'une véritable histoire urbaine, alors que non seulement toutes les capitales des anciens états italiens, de Turin à Milan jusqu'à Naples en passant par Venise ou Rome, mais désormais des villes plus modestes, de plus en plus nombreuses, disposent de leur propre histoire de ville. Un mystère, et en même temps un grand espoir<sup>201</sup>.

---

medicea", dans *Istituzioni e società...*, *op. cit.*, II, p. 655-680, Maria-Pia Paoli, " 'Nuovi' vescovi per l'antica città: per una storia della chiesa fiorentina tra Cinque et Seicento", *ibid.*, p. 748-786.

<sup>201</sup> Depuis la tenue de ce colloque, le portail web « Storia di Firenze », ouvert au printemps 2003 et dirigé par Andrea Zorzi et Marcello Verga, a en partie rendu caduque mon observation. Avantage classique dont jouissent souvent les « late comers »...